

Michel Lorrillard

VIENTIANE AU REGARD DE L'ARCHÉOLOGIE¹

1. Cet article, rédigé après « Vientiane et le Mékong: situation de la ville dans l'espace régional et la longue durée » (cf. le présent volume), complète cette première contribution.

2. À la suite de la révolte de Chao Anou contre la suzeraineté siamoise en 1828, Vientiane fut totalement détruite et sa population fut en grande partie déportée sur la rive droite du Mékong. En 1867, Francis Garnier (cf. *infra*) fait état de « quelques livres sacrés [qui] gisaient çà et là », restes de la collection qui était conservée dans la très grande armoire de la bibliothèque du Vat Sisaket. Si un certain nombre de manuscrits ont dû disparaître dans les incendies (plusieurs dizaines d'images en bronze du Buddha témoignent des ravages occasionnés par le feu), d'autres ont été empor-

tés par des lettrés déplacés – religieux ou laïcs. Quelque deux mille textes copiés dans la ville entre le XVI^e siècle et le premier quart du XIX^e siècle ont été identifiés récemment dans la bibliothèque d'un temple de Yasothorn, dans le nord-est de la Thaïlande. Ils faisaient partie des fonds de grands monastères et ils nous renseignent surtout sur le niveau local de la culture religieuse, particulièrement sur la connaissance du corpus pâli. Les collections de textes « ordinaires » (littérature classique et religieuse extracanonique) furent reconstituées au XX^e siècle à partir de versions conservées dans différents endroits du Laos. Des ordonnances royales – originaires pour la plupart de Vientiane, mais saisies par les troupes siamoises dans la région septentrionale de Hua Phan autour de 1880

(elles sont conservées aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Bangkok) – attestent l'importance de l'écrit pour la gestion des affaires du Lan Xang pendant plus de trois siècles. Il est possible que des fonds d'archives thaïlandais abritent encore des textes historiques qui auraient été saisis à Vientiane par des officiers siamois entre 1779 et 1828 (c'est une idée très répandue chez les lettrés lao). Il faut cependant souligner que les annales relatives à d'autres régions du Laos ont été éditées en Thaïlande dès le début du XX^e siècle. La destruction pure et simple de tous les anciens insignes du pouvoir royal de Vientiane (dont faisaient partie les chroniques et les archives administratives) est plus probable. Le seul texte à contenu historique relatif à

Vientiane (il pourrait être un fragment de la tradition historiographique de la ville) est le *Chat-may Het Yo Vieng Chan*, appelé aussi « Chronique courte de Vientiane ». Quoique d'une forme peu conventionnelle – il s'agit d'une liste d'années auxquelles sont associées de façon sèche et souvent énigmatique des événements – il est une source à prendre en compte pour la connaissance du passé de la ville. Cf. M. Lorrillard, *Les chroniques royales du Laos*, thèse doctorale, EPHE, Paris, 1995 ; M. & Ph. Ngaosyvathn, *Paths to Conflagrations*, SEAP, Cornell, 1998.

Il ne sera probablement jamais possible, en raison de l'absence ou de l'insuffisance des sources, d'écrire une histoire satisfaisante de la ville de Vientiane. Il est sûr que des documents administratifs y ont été produits – à partir d'une période que l'on peut faire remonter au moins au XVI^e siècle – mais tous avaient disparu au moment où les Français s'installèrent sur le site en ruine, autour de 1900². Les quelques chroniques lao qui évoquent le passé de l'ancienne capitale du Lan Xang ont été rédigées dans d'autres régions (Luang Prabang, Xieng Khuang, Champassak), et aucune n'apporte un éclairage suffisant sur l'évolution de la ville, ou même sur son organisation à une époque donnée. Quant aux inscriptions retrouvées en surface à l'intérieur de l'espace délimité par les différentes enceintes, elles sont rares au regard du nombre de temples qui ont été bâtis pendant plus de trois siècles – et les informations qu'elles offrent sont souvent très lacunaires. Le progrès de la connaissance sur le passé de Vientiane repose en fait entièrement sur le développement de la recherche archéologique. Dans cette perspective, la transformation du tissu urbain – arrêtée en 1975 et reprise avec une accélération croissante il y a une vingtaine d'années – ne peut évidemment qu'intéresser l'historien. À défaut de pouvoir entreprendre lui-même, pour l'instant, des programmes de recherche sur des sites choisis, il lui faut accorder la plus grande attention aux chantiers qui bouleversent aujourd'hui la ville – tant ceux-ci sont susceptibles de mettre au jour, de façon malheureusement fugace, des vestiges qui nous renseignent sur les configurations anciennes.

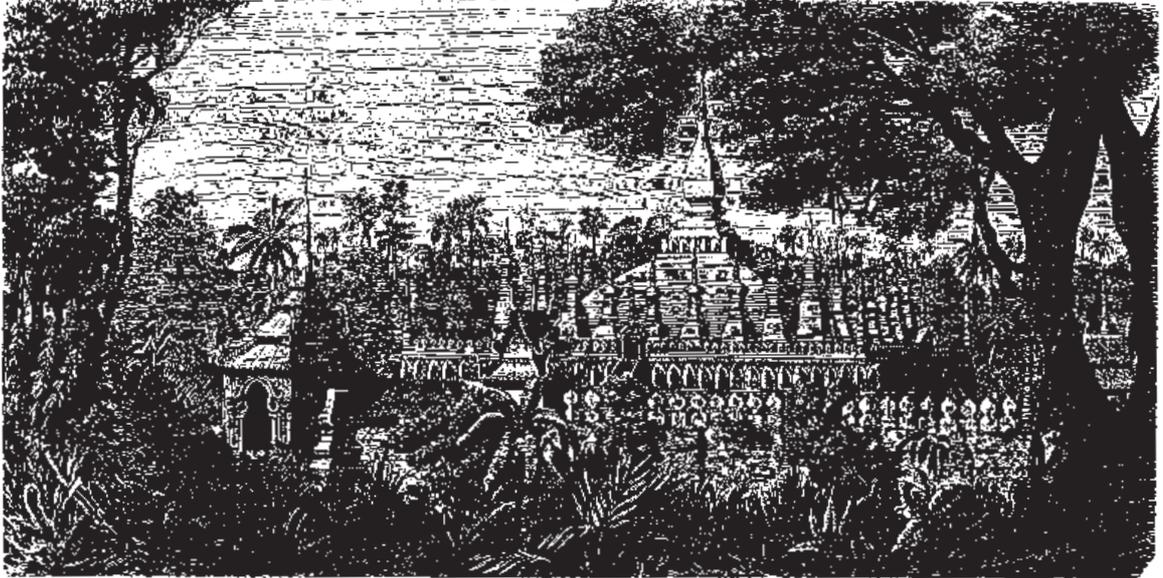
L'objet de la présente contribution est d'aider à mieux cerner, dans ses dimensions temporelle et physique, l'identité de cet espace où se sont manifestement installées très tôt diverses populations. Il s'agira d'abord de rappeler un certain nombre d'observations qui ont été faites au moment où la ville renaissait de ses cendres, en particulier dans les premières années du XX^e siècle ; de mettre ensuite en évidence des données qui n'ont pas toujours retenu l'attention des spécialistes ; d'esquisser enfin un état du savoir actuel sur le passé de la ville à partir des études les plus récentes, notamment celles qui ont été faites à l'occasion des travaux de réhabilitation de la route n°1. Si cette présentation succincte permettait d'éveiller les consciences

doc. 1. Dessin du That Luang par L. Delaporte, *Le Tour du monde*, 1870-71.

3. « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *Le Tour du monde*, 1871-1872; *Voyage d'exploration en Indo-Chine effectué par une commission française*, Hachette, 1885. Une description rapide de la ville a également été publiée par un autre membre de la Commission d'exploration du Mékong, Louis de Carné, *Voyage en Indo-Chine et dans l'Empire chinois*, E. Dentu, Paris, 1872.

4. Des indications (imparfaites) sur l'histoire régionale sont données dans le *Voyage d'exploration* (*op. cit.*, 1871-72, p. 54 et pp. 388-394; 1885, pp. 102-103 et 246-256).

5. En plus des écrits européens qui faisaient référence aux événements de 1828-1829 (par exemple le témoignage de Mgr Pallegoix, 1854), la mission Garnier avait pu être renseignée par des informateurs au Vietnam, au Cambodge et tout le long de sa remontée du Mékong. La destruction de Vientiane et la déportation de sa population avaient en effet entraîné de profonds bouleversements dans tout le bassin inférieur du fleuve. Un certain nombre d'œuvres littéraires lao du XIX^e siècle révèlent le traumatisme qu'avaient engendré ces événements. Avant même d'atteindre la ville, Fr. Garnier (*op. cit.*, 1870-71, p. 383; 1885, p. 241) formule cet avis : « Un grand intérêt de curiosité s'attachait à l'étude de ces ruines. Nous n'allions certes pas y trouver les merveilles d'art du Cambodge; nous allions y lire couramment une page d'histoire moderne, au lieu de nous trouver en présence d'un indéchiffrable problème d'archéologie ».



sur les richesses qu'offre encore le sol de la ville pour la connaissance de l'histoire régionale et nationale, son objectif serait parfaitement atteint.

La redécouverte d'un site : premiers témoignages

L'archéologie de Vientiane naît avec la première description que donne Francis Garnier de la ville, au cours du voyage qui le mène de la Cochinchine au Yunnan par la voie du Mékong³. Le site n'est alors pas véritablement l'objet d'une découverte : il ne s'agit pas d'une de ces capitales dont le souvenir avait été oublié, suite à un long abandon par sa population ou en raison d'un isolement prolongé. Lorsque la mission conduite par Ernest Doudart de Lagrée pénètre dans la cité en avril 1867, elle en connaît à l'avance l'existence et l'importance sur le plan historique⁴. Elle possède déjà une première traduction du récit du marchand hollandais Gerrit van Wuysthoff qui visita Vientiane en 1641. Elle a également connaissance des événements qui se sont déroulés quatre décennies plus tôt, car la mémoire en

restait extrêmement vivace⁵. Elle parcourt par ailleurs un lieu qui n'est pas entièrement déserté et où elle peut facilement être guidée⁶. Le séjour est bref (de l'après-midi du 2 avril à la matinée du 4), mais il est bien employé. Il est vrai que certains des membres de la mission sont déjà bien rompus aux descriptions de monuments anciens de par leur expérience à Angkor, et que chacun s'acquitte sans hésitation des tâches qui lui avaient été fixées au départ. Les commentaires de Fr. Garnier, précis mais forcément courts, n'ont pas connu la même postérité que les dessins de Louis Delaporte – qui constituent les premières véritables reproductions graphiques du patrimoine artistique et architectural lao⁷. Son dessin du That Luang (doc. n°1) ne fut peut-être pas le modèle unique qui permit au début des années 1930 de restituer la flèche du *stûpa*, détruite en 1872 par les pirates chinois (d'autres monuments s'étaient déjà inspiré dans leur architecture du prestigieux reliquaire), mais ses proportions étaient rendues avec rigueur : l'œuvre était alors autant celle d'un artiste que d'un scientifique, préoccupé de restituer avant tout des données réelles⁸. Le même souci d'exactitude commandait sans doute les travaux de relevés qu'effectuèrent E. Doudart de Lagrée sur la partie ouest de l'enceinte de la ville, de même que ceux du docteur Joubert sur les statues de cuivre. Ceux-ci ne furent malheureusement jamais publiés.

D'une façon plus académique, c'est avec la toute nouvelle École française d'Extrême-Orient (EFO), à partir de 1900, que commence véritablement l'étude du site ancien de Vientiane. Les tâches assignées à l'institution sont inscrites dans son règlement du 15 décembre 1898: elle a pour principal objet « de travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presqu'île indo-chinoise »⁹. Aussi, lorsque Louis Finot et le capitaine Étienne Lunet de Lajonquière s'arrêtent dans la ville – à peine promue siège du Résident supérieur et capitale administrative du Laos unifié – le second en profite pour établir une description des vestiges les plus remarquables. Le résultat de ce travail, publié dans le volume inaugural du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, donne la première vue d'ensemble d'un site qui commence à être dégagé de la végétation et où les premiers travaux d'urbanisation se mettent en place¹⁰.

On retiendra surtout de cet article les précisions importantes qui sont données sur les murailles. Fr. Garnier mentionnait seulement une « enceinte bastionnée de la ville restée en assez bon état, et dont les fossés sont encore remplis d'eau ». Il avait d'abord vu la partie de Vientiane située entre le Vat Sisaket et le That Luang,

6. Fr. Garnier insiste sur le silence et la solitude qui entourent l'ancien quartier royal, où la nature a repris ses droits. Le fait qu'il identifie rapidement par leur nom les plus grands monuments de la ville montre qu'il était accompagné par de bons informateurs. On sait d'ailleurs que durant la visite, le capitaine de frégate Doudart de Lagrée interrogea les vieillards sur les traditions historiques du royaume de Vientiane.

7. L'une des illustrations du *Voyage d'exploration* – un « dessin de E. Théron, d'après un dessin de M. Delaporte » du portier du Vat Sisaket – comparée à l'objet original, prouve la grande précision des « croquis » exécutés par l'artiste en un temps aussi limité.

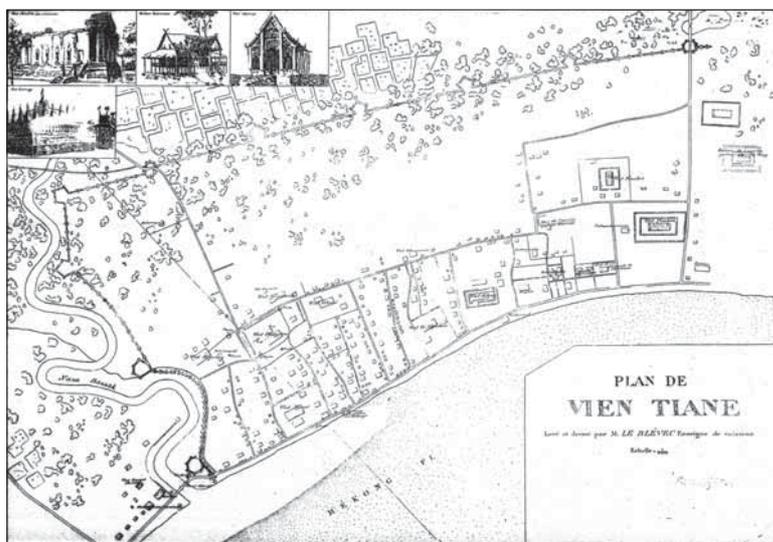
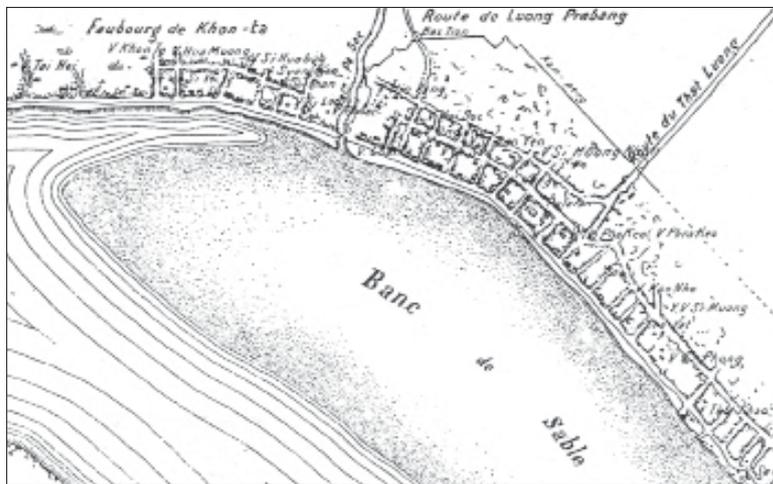
8. D'une façon paradoxale, il semble que

les croquis aient été plus conformes à la réalité que les « dessins d'après nature », où l'imagination de l'artiste reprenait peut-être le dessus. Ainsi cette illustration légendée « Tour et pagode en ruines dans la forêt (Vien Chan) » (1871-72, p. 389, absente dans l'édition de 1885), qui montre un sanctuaire avec une profusion de grands *stūpa*, lieu qui ne peut être identifié. Les réinterprétations sont particulièrement évidentes lorsqu'il s'agit de vues paysagères (l'illustration qui, dans le même ouvrage, montre le temple de Vat Phu posé sur le sommet de la montagne en est un exemple très significatif).

9. « Arrêté portant règlement pour la Mission archéologique d'Indo-Chine », *BEFEO*, p. 67. Un arrêté du 20 janvier 1900 change la déno-

mination de la Mission archéologique d'Indo-Chine en École française d'Extrême-Orient.

10. « Vieng-Chan (la ville et les pagodes) », *BEFEO*, 1901, pp. 99-118. L'auteur rapporte qu'« Au moment précis où commence cette ère nouvelle, il nous a paru intéressant de fixer l'image de la vieille ville et surtout d'étudier avec quelque détail les nombreuses pagodes qui en font l'ornement et que des restaurations malhabiles ne tarderont sans doute pas à déformer » (p. 100). Pour la reconstruction de Vientiane au début du XX^e siècle, cf. S. Clément-Charpentier, « Les débuts de Vientiane, capitale coloniale », *Recherches nouvelles sur le Laos*, pp. 287-337.



à l'endroit où « Une porte voûtée, d'une construction solide, permet de déboucher dans la campagne (...) » – et signalait qu'il avait effectué le relevé de la partie est de cette enceinte, alors qu'E. Doudart de Lagrée s'occupait de la partie ouest¹¹. Le capitaine Lunet de Lajonquière, qui présente en partie liminaire de son article le plan général de la ville, évoque quant à lui de façon relativement précise ce mur qui entoure la ville « proprement dite », où sont situés également les quelques bâtiments de la nouvelle administration. Il le perçoit comme étant divisé en trois sections, correspondant en gros à trois côtés, qui enferment sur quelque 5 kilomètres un espace où la rive du Mékong forme un arc de cercle.

doc. 2. Détail d'un plan de Vientiane en 1900. (source: E. Lunet de Lajonquière, « Vieng-Chan, la ville et les pagodes », *BEFEO*, 1901)

doc. 3. Plan de Vientiane levé et dressé par l'enseigne de vaisseau Le Blévec (Mission hydrographique du Haut-Mékong, 1895-98).



doc. 4. Détail du plan de Vientiane dressé par M. Klieber en 1905.

11. *Voyage d'exploration...*, op. cit., 1870-71, pp. 391 et 394; 1885, pp. 253 et 256.

12. Plusieurs des cartes que nous avons utilisées proviennent de copies digitalisées disponibles dans un CD-rom, *Vientiane à travers une lecture cartographique* (sans date), produit pour l'IPRAUS par A. Potkin et C. Raymond. Les documents n° 3, 4, 5 et 19 en sont extraits.

13. Il faut sans doute considérer avec la plus grande prudence l'emplacement supposé de ces fortins intermédiaires. La carte de Vientiane dessinée par l'inspecteur de la garde civile, Klieber, en 1905, qui donne une configuration de la ville beaucoup plus précise que celle des cartes de 1895-98 et 1901, indique également le tracé de l'enceinte – et celui-ci est beaucoup plus proche du relevé de Lunet de Lajonquière que de celui de Le Blévec. Ce dernier donne au plan de la muraille une forme générale rectangulaire, ce que contredisent les témoignages plus tardifs.

La première section commence en amont à l'embouchure de la Nam Passak – rivière qui sert également de fossé – et se développe en direction du nord-est sur une longueur de près d'un kilomètre jusqu'à une porte fortifiée placée au départ de l'ancienne route menant à Luang Prabang (le début de son tracé semble correspondre à l'actuelle rue Khua-Luang). C'est autour de ce point que l'enceinte est la plus éloignée du fleuve. Avant de l'atteindre, elle est divisée en sous-sections reliées par des « fortins circulaires formant tambours ». La carte publiée dans le *BEFEO* (doc. n°2) semble en montrer trois, mais Lunet de Lajonquière invite le lecteur à la prudence – car s'il établit que le mur était en brique sans crépissage et pouvait avoir de 4 à 6 mètres de haut, il précise également que son croquis a été fait de façon rapide et dans de mauvaises conditions de visée à travers la brousse. En fait, il est hautement probable que le capitaine se basait en partie sur le plan de Vientiane levé et dressé par l'enseigne de vaisseau Le Blévec entre 1895 et 1898 (doc. n°3)¹². Dans ce document, les deux portes fortifiées subsistantes y sont dessinées, de même qu'est restitué l'emplacement supposé des fortins intermédiaires. Le Blévec comptait quatre de ces structures dans la première section – et un nombre équivalent dans la seconde section, reliant la porte de Luang-Prabang à celle du That-Luang (mentionnée par Fr. Garnier)¹³.

Les deux portes, dont les formes caractéristiques sont très visibles sur la carte de l'enseigne de vaisseau, sont bien décrites par Lunet de Lajonquière et il est assez étonnant qu'il n'en subsiste plus aujourd'hui aucun vestige visible¹⁴. En 1911, cependant, Henri Parmentier, citant la description de l'enceinte faite par le capitaine, conclut par cette phrase lapidaire : « Il ne reste plus rien de tout cela »¹⁵. Il donne l'année suivante les raisons de cet état dans une chronique du *BEFEO*. Se référant alors aux premiers travaux de l'administration coloniale dans la ville, il rapporte qu'« à cette époque, [...] on ne craignit point de démolir systématiquement les murs de la ville encore garnis de leurs merlons, carrière à brique toute trouvée »¹⁶. Les matériaux mis ainsi à disposition étaient en effet une aubaine pour (re)construire Vientiane, mais l'enceinte elle-même – de par les remblais auxquels elle avait donné lieu – offrait également un terrain privilégié pour tracer une nouvelle route, protégée des inondations en raison de son niveau surélevé. Celle-ci est peut-être déjà ébauchée dans la carte de 1905 (doc. n°4) sous la forme d'une ligne épaisse qui relie les anciennes portes fortifiées et qui se confond encore avec le tracé de l'enceinte. Dans un plan parcellaire de Vientiane de 1912 qui n'est sans doute encore que le projet de la future ville (doc. n°5)¹⁷, la plus grande partie de l'enceinte (les petites déviations de cette dernière sont corrigées pour donner lieu à un tracé plus direct, avec de légères courbes), de l'embouchure de la Nam Passak jusqu'au début de l'actuelle rue Kou-Vieng – le cadrage ne permet pas de voir son prolongement – devient en tout cas le boulevard Doudart-de-Lagrée, prolongé par le boulevard circulaire. Sur son côté extérieur, à partir du quartier de Khua Luang, il est bordé par ce qui est alors appelé un « collecteur d'assainissement ». Il s'agit en fait du fossé qui avait été creusé au moment de l'édification de la muraille, puisque la terre retirée avait servi au remblai auquel elle s'appuyait sur son côté intérieur. Ce fossé était rempli d'eau une partie de l'année – et il est tout à fait probable qu'il ait servi de canal, car sur la carte de 1905 il touche pratiquement à la Nam Passak. Les cartes anciennes en font en tout cas une voie d'eau qui semble avoir atteint le Mékong plus en aval : il s'agirait alors du *huet* (ruisseau) que Lunet de Lajonquière présente comme la limite (la fin) de l'enceinte, opposée à celle (le début) que constitue en amont le confluent de la Nam Passak, et qui forme la troisième



doc. 5. Détail du plan parcellaire de Vientiane levé par le géomètre Quilici en 1912.

14. Il s'agissait de structures monumentales comme le laissent croire ces détails donnés par Lunet de Lajonquière: « Ces portes étaient formées de bastions hexagonaux appuyés par un de leurs côtés au mur d'enceinte. Les murs de ces bastions, hauts de 8 mètres, sont encore assez bien conservés. Ils sont couronnés d'une sorte d'ornement en forme de fer de lance d'une épaisseur de 80 centimètres environ, avec 1 mètre de diamètre et 1 mètre 50 de hauteur. Ces ornements sont séparés l'un de l'autre entre les points extrêmes de leur grand diamètre horizontal par un intervalle d'environ

0m40» (*op. cit.* p. 101). La première porte devait se trouver dans la zone de l'intersection de la rue Khoun-Bolom avec les deux rues Khua-Luang et Thong-Khan-Kham, peut-être sur l'emplacement du petit terre-plein qui marque le nœud entre ces trois routes. La seconde porte devait se trouver à l'intersection actuelle de la rue Kou-Vieng (prolongement de la rue Khoun-Bolom) avec la rue Mahosot qui remonte depuis le Mékong vers les villages de Nong Bone et de Si Sangvone (ancienne route du That Luang).

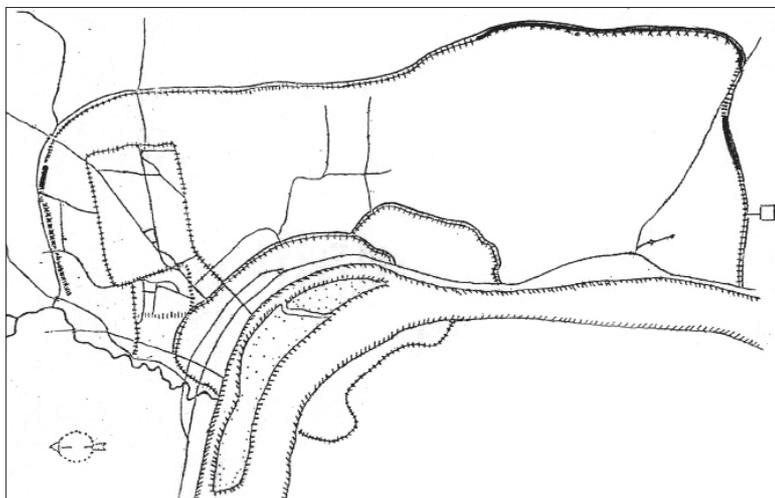
15. *L'art du Laos*, PEFEO, 1954, p. 90 (nous utilisons la réédition enrichie de 1988).

16. *BEFEO*XII, p. 192. Il ajoute qu'on détruisit « avec une méthode aussi rigoureuse les murs d'enceinte du Prah Keo, qui se trouvaient cependant hors du tracé des routes nouvelles, pour en extraire les dalles ajourées et en orner – et de quelle heureuse façon! – l'étrange bâtisse pseudo-Renaissance qu'on destinait à l'Ambulance ».

17. Ce plan, signé par le géomètre Quilici, est signalé comme étant « vu » par le commissaire du gouvernement nommé Klein et « approuvé » par le Résident supérieur du Laos. Il devait donc s'agir d'une proposition d'urbanisme qui a été retenue.

section au départ de la porte du That-Luang. Selon le capitaine, celle-ci ne présentait plus rien de particulier: le mur d'enceinte y était presque complètement écroulé et il était couvert de terre et de gros arbres.

Le capitaine Lunet de Lajonquière et H. Parmentier présentent Vientiane en s'attachant plus spécialement à la description de ses temples. Il serait vain et fastidieux de résumer ici leur travail, d'autant plus que nous aurons à revenir sur certaines de leurs observations à propos des découvertes qui ont été faites récemment dans la ville. Nous nous contenterons de rappeler une remarque faite par H. Parmentier, à savoir que les monuments les plus importants de la ville (temples et palais) étaient concentrés dans sa partie amont (au départ du confluent de la Nam Passak) et sur les bords du Mékong – ce qui nous amènera à réfléchir sur la façon dont le reste de l'espace cerné par l'enceinte était occupé.



doc. 6. Plan des enceintes de Vientiane, rapport de 1977 du ministère de l'Éducation, des Sports et des Cultes de la RDP Lao.

Autres limites, autres regards

18. P.-M. Gagneux, « Notes de mise à jour de *L'art du Laos* par Henri Parmentier », manuscrit, 1980. Je remercie Manivone Gagneux d'avoir mis ce texte à ma disposition.

19. Je remercie le ministère de l'Information et de la Culture de la RDP Lao de m'avoir remis une copie de ce document à usage interne.

20. Il est probable que des cartes détaillées de la ville aient servi de base, ainsi celles qui furent produites en 1953, 1961 et 1968. Les photographies aériennes les plus anciennes semblent avoir été ignorées.

21. Les reproductions des photographies aériennes de la collection Williams-Hunt sont conservées, entre autres lieux, au Center for Southeast Asia Studies (CSEAS) de Kyoto. Je remercie cette institution d'avoir

À partir de 1938 – ou peut-être un peu avant – un petit nombre de personnes furent averties, notamment grâce à l'observation de photographies aériennes, de la présence autour de Vientiane d'autres enceintes que celle qui avait été décrite par le capitaine Lunet de Lajonquière (cf. *infra*). Il ne semble pas, cependant, que des travaux de reconnaissance aient été entrepris avant 1977, année au cours de laquelle on établit la première (et jusqu'à présent unique) carte de ces vestiges de l'organisation territoriale de l'ancienne ville (doc. n° 6).

Pierre-Marie Gagneux rapporte que c'est en 1976 que le gouvernement de la RDP Lao demanda à la direction des Monuments historiques – dans le cadre d'un projet de recensement des antiquités non religieuses de la région – d'effectuer des recherches sur les vestiges des anciens remparts¹⁸. Il déplore toutefois le caractère tardif de cette décision qui aurait dû être prise dès avant les années 1950, à une époque où les vestiges étaient supposés être plus nombreux. Il effectue lui-même des repérages – à une date qu'il faut situer entre 1976 et 1978 – qui complètent les données collectées par l'administration lao.

Le rapport sur les « enceintes de la ville ancienne » produit le 23 août 1977 par le département des Bibliothèques, des Musées et de l'Archéologie du ministère de l'Éducation, des Sports et des Cultes de la RDP Lao fait suite à des investigations de terrain menées entre le 30 juin et le 6 août de la même année par une petite équipe de cinq personnes¹⁹. Les recherches ne furent pas menées au hasard : elles furent effectuées selon un plan établi, et en fonction de repères qui étaient manifestement déjà connus. Rien dans le rapport, malheureusement, ne nous renseigne sur les informations antérieures²⁰. Le document fait tout de suite état de trois types de structures – avec leurs subdivisions – qui sont décrites en suivant leur tracé. Elles sont appelées successivement « enceinte extérieure (3^e niveau) », « enceinte intermédiaire (2^e niveau) » et « enceinte intérieure (1^{er} niveau) ».

L'enceinte du premier niveau est en grande partie celle qui avait été décrite par le capitaine Lunet de Lajonquière : elle correspond aux limites de la ville proprement dite (à l'intérieur desquelles se trouvaient concentrés l'ancien palais royal et les grands temples) que l'administration coloniale transforma en un grand boulevard circulaire. À cette enceinte est cependant rattachée une extension qui ne fut probablement pas découverte avant le développement de l'urbanisme au début des années 1950 : partant de la jonction actuelle de la rue Sok-Pa-Luang avec la rue Kou-Vieng, elle forme cette grande boucle qui va rejoindre le Mékong, à la hauteur du Vat Si Ammon et de Ban Tha Phalan Xai (km 4), englobant ainsi dans son périmètre des lieux dont l'ancienneté a été reconnue, comme le Vat Nak. Une partie du tracé de cette extension était bien visible sur plusieurs photographies aériennes effectuées par la Royal Air Force (collection Peter Williams-Hunt) le 13 avril 1946 (doc. n° 7)²¹.

On en suit encore mieux le tracé – cette fois-ci complet – sur un cliché de la même collection daté du 26 novembre 1947 (cf. *infra*). Ces images ne semblent cependant pas avoir été connues des chercheurs : dans les années 1950, des membres de l'EFEO participent bien à l'identification de routes anciennes au Laos et au Cambodge à partir de photographies aériennes françaises, mais Vientiane est à peine mentionnée, et ne suscitait alors pas une attention particulière²².



doc. 7. Photographie aérienne de l'actuelle zone du km 3 (collection Williams-Hunt, cliché du 13 avril 1946).

Une photographie aérienne de la ville datée de 1952 (doc. n°8) révèle pourtant une configuration de l'espace qui aurait tout de suite intéressé un spécialiste²³. Sur une carte de 1953, la route de Sok Pa Luang n'est pas encore indiquée; elle ne commence à apparaître qu'à partir de 1958 et de 1961, sur un tronçon limité qui va jusqu'au temple qui lui donne son nom²⁴. Il semble que ce soit en fait seulement à partir de la fin des années 1960 que cette partie ancienne de la ville fut véritablement redécouverte, à l'occasion d'un nouveau développement de l'urbanisation. Dans le rapport daté de

1977 –qui cite pour la première fois l'extension de la première enceinte – il est précisé que la muraille a déjà été remplacée par la route, en particulier entre le Vat Sok Pa Luang et le Vat Si Amphone, où rien ne subsiste des premiers aménagements. La première enceinte – les photographies aériennes le prouvent – trouvait également une prolongation sur la rive droite du Mékong, entourant l'actuelle ville thaïlandaise de Si Chiang Mai. Une étude prochaine mettra en évidence le caractère uniquement défensif de cette dernière, doublant la barrière naturelle que constituait le fleuve.

offert gracieusement à l'antenne laotienne de l'EFEO une copie digitale de la cinquantaine de clichés qui concernent Vientiane.

22. M. Déricourt, « Observations archéologiques aériennes », *BEFEO*-2, 1962, pp. 519-527. Les couvertures aériennes furent effectuées en 1952-53 et 1958. Le pilote et rédacteur précise qu'il a été aidé par H. Deydier, P.-B. Lafont et M. Giteau. Vientiane n'est évoqué qu'à propos d'une route qui aurait mené de Phon Pixai (rive droite du fleuve) au That Luang, la dernière section venant du nord sur une distance de près de 8 kilomètres (!). L'article ne comporte aucune reproduction photographique.

23. Cf. également B. Sisoulath, *Vientiane, stratégies du développement urbain*, thèse pour le doctorat de géographie, 2003, doc. hors-texte, ch. 1.12. L'origine de cette photo n'est pas connue, mais il s'agit d'un document français. Il se peut qu'elle ait été prise par M. Déricourt.

24. *Ibid.*, doc. hors-texte, ch. 1.11 et ch. 2.13-14.



doc. 8. Photographie aérienne de Vientiane, 1952 (source inconnue).



doc. 9. Photographie aérienne de Vientiane et de la zone péri-urbaine. (collection Williams-Hunt, cliché du 26 novembre 1947).

25. BEFEO XXXVII, 1938, chronique "Laos", p. 678. Le rédacteur de la chronique évoque dans la synthèse qu'il fait du rapport de J.-Y. Claeys « une vaste enceinte polygonale dont les traces très nettes sont délimitées par des haies vives ». Deux photographies aériennes annotées accompagnent le texte et renforcent son intérêt.

26. P.-M. Gagneux ("Notes...", *op. cit.*) signale à propos de la région de Phone Kheng qu'« à l'ouest de la RN 13 des débris sont encore visibles et dominent légèrement la rizière. À quelques dizaines de mètres de la route, on voit en particulier les traces du soubassement d'un petit édifice de plan carré d'environ 2,50 m de côté (petit bastion? porte?) ».

L'enceinte du 3^e niveau, ou enceinte extérieure, avait déjà été mentionnée brièvement en 1938 par Jean-Marie Claeys, après un survol aérien de la région de Vientiane avec un appareil militaire²⁵. Il semble qu'au sol l'archéologue se consacra davantage à l'étude des temples (en particulier le Vat Phra Kaeo) qu'à des prospections liées à la configuration ancienne de la ville – et plus aucune information n'est publiée sur le sujet avant le rapport sur les enquêtes de terrain de 1977. La distance qui éloigne cette importance structure du cours du Mékong, de même que le fait qu'elle soit restée longtemps en dehors de la zone urbanisée, expliquent peut-être son « oubli ». La longueur de son tracé – elle s'étend sur plus de 14 kilomètres – et des différences importantes en ce qui concerne son état de conservation ont pu également gêner la compréhension de sa fonction. Parmi les photographies aériennes du XX^e siècle qui sont maintenant à notre disposition, l'enceinte extérieure n'apparaît dans toute sa longueur que sur des clichés pris en 1947 (doc. n°9). Elle forme alors véritablement une ligne continue, dont l'épaisseur toutefois est variable. Le rapport de 1977 du département des Bibliothèques, des Musées et de l'Archéologie lui est en grande partie consacré, car elle est divisée en sections de directions différentes qu'il fallait d'abord reconnaître et décrire, en fonction de ce qui subsistait à l'époque.

Les recherches ont été commencées sur une partie de la route menant à Phone Thong, à proximité de la jonction du canal Hong Seng avec la Nam Passak, qui était apparemment le point de départ de cette enceinte à quelque 3 kilomètres, donc, de la berge du Mékong. De cette route jusqu'à un pont franchissant le canal Hong Seng, à la hauteur d'un village peuplé par des Tai Dam, fut mesurée une longueur de 515 m, dont 145 montraient encore une partie de la muraille sous la forme d'une digue (« *ku* »), haute d'environ 1,50 m. Du pont jusqu'aux rizières dépendantes de Phone Kheng, cette digue s'étendait en 1977 sur une distance de 997 m. La mise en culture des terres ainsi que la construction de maisons avaient cependant endommagé la structure. Le tracé est parallèle à celui du canal Hong Seng (extérieur à la digue), dont il n'était séparé que par une distance de 7 à 9 m. Des rizières de Phone Kheng au pont de ce même *ban*, sur la grande route (n°13) qui mène à Done Noun, la digue était encore visible sur une distance de 250 m (sur 400 m de tracé). À proximité du pont, sur une longueur de 80 m perturbée par les travaux de riverains, des briques avaient été trouvées, révélant l'existence d'une muraille haute de 2 m²⁶. Du pont de Phone Kheng en direction du *beung* (étang de) That Luang jusqu'à Ban Thong Ton, sur une

longueur d'environ 6,8 km qui suit approximativement le tracé d'une petite route construite au début des années 1970 (celle qui deviendra vingt ans plus tard la T4), environ 555 m de murailles furent identifiées par la présence de briques dont l'accumulation pouvait atteindre une hauteur de 1,20 m. Le reste était déjà détruit par les travaux de la route. De Ban Thong Ton à Ban Hnong Hai Tai, sur une longueur d'environ 3 km, se trouvait une zone que les travaux de culture n'avaient pas encore altérée, et où la muraille subsistait en relativement bon état. Elle était haute de 2 m, parfois de 3²⁷. De Ban Hnong Hai Tai (à l'endroit où la muraille décrit un grand coude, quittant sa direction générale nord-sud pour une direction ouest) jusqu'au km 9 de la route de Tha Deua, soit sur une distance d'environ 795 m, l'état de la muraille était jugé bon « à 60% ». À certains endroits, la hauteur du monticule atteignait encore 3,70 m. Le mur même, placé en avant, était fait d'une épaisseur de briques d'environ 1,20 m et sa hauteur ne dépassait pas 2 m. Il était protégé sur sa face intérieure par un remblai de terre et de pierres qui pouvait atteindre 6 m d'épaisseur. Un fossé de largeur inégale était également placé à l'extérieur du mur, à une distance qui était estimée de 7 à 10 m. Du km 9 de la route de Tha Deua (qui coupe à cet endroit la muraille) jusqu'à Bo Othana, c'est-à-dire jusqu'à la rive du Mékong, l'enceinte extérieure s'étendait encore sur une distance d'environ 1960 m. Sur 1360 m, elle avait été détruite pour faire la route qui rejoint le fleuve, et sur 300 m environ, elle avait disparu en raison de l'aménagement d'espaces cultivés. Quelque 300 m de digue, d'une hauteur de près de 2,50 m subsistaient encore en 1977.

L'existence de cette enceinte a été rappelée récemment à la population de Vientiane à l'occasion de la construction de la voie de contournement T4 qui suit en grande partie son tracé, sauf dans la partie finale formant un coude, au sud-ouest. La T4 opère ici un raccourci et rejoint la route de Tha Deua un peu plus loin en aval. De direction nord-sud, elle coupe alors la muraille qui se dirige vers l'ouest. On ne s'est apparemment pas embarrassé, au moment des derniers travaux routiers, de cette structure qui a fini par disparaître sur pratiquement toute sa longueur. Une réglementation est aujourd'hui imposée aux propriétaires des terrains qui bordent la T4 afin de protéger les quelques portions



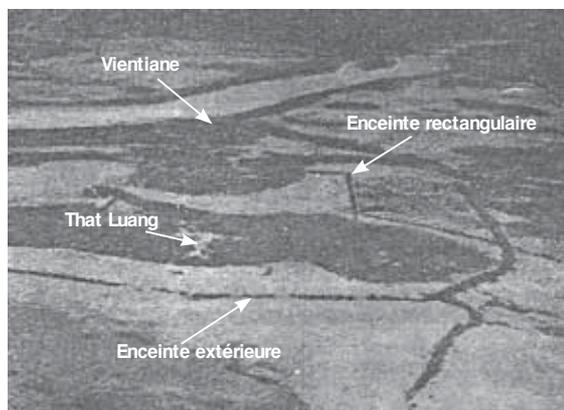
doc. 10. Photographie d'un pan de la muraille extérieure, 2001.

qui subsistent encore. Il est cependant peu probable que ces mesures soient véritablement respectées. Un cas particulier existe avec la portion de l'enceinte qui avait été jugée la plus intéressante par l'équipe chargée de l'enquête en 1977. Longtemps demeurée oubliée, elle est mise en valeur aujourd'hui par le propriétaire du terrain, qui a construit une toiture au-dessus de la partie la mieux préservée – et même un petit musée abritant des photos anciennes (doc. n°10).

Comme la grande enceinte extérieure, l'enceinte intermédiaire (ou enceinte de second niveau) fut mentionnée pour la première fois en 1938. Son tracé ne pouvait être clairement perçu que par l'observation aérienne et c'est dans la synthèse du rapport de J.-Y. Claeys (cf. *supra*) qu'il est établi que le That Luang « était autrefois à la limite d'une enceinte rectangulaire (...) ». La publication dans le même article d'un cliché (doc. n°11) pris au moment du survol de Vientiane par l'archéologue prouve d'une façon irréfutable cette assertion. Mais là encore, l'information semble avoir été oubliée pendant plusieurs décennies. Il fallut attendre le rapport du département des Bibliothèques, des Musées et de l'Archéologie, de 1977, pour avoir une nouvelle mention de cette enceinte, probablement redécouverte à

27. *Ibid.* Il est précisé que dans la région de Phone Thanh, « notamment sur le terrain du monastère du Vat Phone Thanh, le rempart est assez bien conservé sur plus de 150 mètres. Sa face extérieure verticale est faite de briques empilées sur 4 ou 5 rangées de profondeur; elle mesure environ 2 mètres de haut. À la base, le rempart est large de 7 mètres, au sommet de 5 seulement. La façade intérieure est donc en pente assez raide, que de petites échelles de bois permettent cependant de gravir. »

doc. 11. Photographie aérienne révélant les 2^e et 3^e enceintes (BEFEO, 1938).



28. Parmi ces dangers, on peut citer les animaux sauvages dont on se prévenait dans les villages en établissant des palissades, et peut-être également les risques naturels comme les inondations. Les enceintes avaient par ailleurs comme fonction de retenir à l'intérieur d'un espace des espèces animales, dont l'éléphant faisait probablement partie.

29. Stèle n°2 du Vat Daen Muang, Phone Phixay, Thaïlande. Ce document, daté du 21 ou du 23 septembre 1535, sera publié prochainement dans les *Inscriptions de l'espace lao ancien*, vol. 1.

partir d'une photographie aérienne plus récente, comme par exemple un cliché américain de 1961 (doc. n° 12). L'aire qui est délimitée présente une caractéristique essentielle par rapport à celles qui ont été vues précédemment : son plan est celui d'un quadrilatère à angles droits. Le rapport de 1977 situe son premier petit côté (placé à l'est) en face du That Luang, parallèlement à la longueur de l'esplanade – et confirme ainsi le jugement de J.-Y. Claeys. Son angle sud-est est situé dans le village de Sisangvone. De là, le côté sud traverse Phone Say et se prolonge en direction de Kou Vieng. L'angle nord-est est situé quant à lui à Phone Kheng, point de départ du côté nord qui rejoint Ban Phone Sa-at – Thong Sang Nang, où il forme un nouvel angle (nord-ouest). La description textuelle qui est donnée dans le rapport est moins précise que la carte qui est établie par le dessinateur. L'angle sud-ouest du rectangle n'est pas situé à la hauteur du marché du Matin, mais sur l'emplacement du Vat That Foun. Quant aux extensions qui, selon le rapport, furent données à cette enceinte, elles sont loin d'être clairement établies, même si les photographies aériennes prouvent que toute cette zone était traversée par des digues et des routes qui se coupaient parfois à angle droit.

La fonction et la datation de ces différentes enceintes n'ont jamais fait l'objet d'études particulières, même si le rapport de 1977 donne à ce sujet quelques pistes. Si l'on conserve la nomenclature qui a été effectuée dans ce document – soit trois enceintes (intérieure, intermédiaire, extérieure) avec leurs subdivisions et extensions – on peut, sans grand risque d'erreur, accepter l'interprétation selon laquelle ces trois structures sont

d'époques différentes. On peut également établir une distinction entre l'enceinte intermédiaire – de format rectangulaire et faite de terre – et les deux autres enceintes dont le matériau principal était la brique.

Il est tout à fait probable que les enceintes intérieure et extérieure datent de la période où Vientiane fut une capitale lao, c'est-à-dire entre le début du XVI^e siècle et le premier quart du XIX^e siècle. Il apparaît logique qu'elles eurent une fonction essentiellement défensive – prévention contre une agression guerrière, mais également contre d'autres types de dangers²⁸ – et que la plus petite a précédé l'autre. Le rapport de 1977 place la construction (définitive ?) de l'enceinte intérieure (extension comprise ?) à la fin du XVI^e siècle, sur la base d'un texte imprécis – un *Tamnan Muang Phuan* [et] *Lan Xang* – dont la copie daterait de 1952. Celui-ci rapporterait que « lorsque Phra Hno Kaeo (Hno Muang) régna sur le Muang Lan Xang Vieng Chan, il fit restaurer (*paeng*) la muraille de la ville avec des briques ». Si cette information ne figure pas dans les chroniques de référence pour l'histoire du Lan Xang (*Nithan Khun Borom*, différentes versions des *Phongsavadan*), elle apparaît toutefois crédible. Nous savons que Vientiane était qualifiée de « ville royale » dès le règne de Phothi-sarat (± 1520 / ± 1547), alors que le siège du pouvoir était encore à Luang Prabang²⁹. La tradition historiographique a retenu que c'est son fils, Setthathirat (± 1548 / ± 1571), qui érigea la ville en capitale du Lan Xang – ce qu'attestent d'ailleurs les sources épigraphiques. S'il est peu probable que le premier ait fait procéder à d'importants travaux de défense du site (les grands temples n'étaient pas encore fondés), il est en revanche possible que le second ait été à l'origine des premiers remparts, car le choix de Vientiane, justement, avait été dicté par un souci de protection. Chiang Mai avait été conquise par les troupes birmanes en 1558 et il se passa peu d'années avant que ces dernières n'attaquent le Lan Xang. La première campagne, menée vers 1564, n'atteignit peut-être pas la ville. Au cours de la seconde, située entre 1568 et 1570, les agresseurs pénétrèrent facilement dans Vientiane qui venait d'être désertée par sa population. En fait, s'il est sûr que Setthathirat se lança dans des travaux qui nécessitèrent une main-d'œuvre importante, ceux du That Luang par exemple, il est peu probable qu'il ait eu le temps et les moyens d'ériger un système

défensif efficace. Ses successeurs durent très vite se plier à la domination birmane et n'eurent apparemment pas la possibilité, durant la seconde moitié du XVI^e siècle, de s'en défaire. Le changement de condition opéré par le retour au Lan Xang en 1591 de Hno Muang – ce fils de Setthathirat était retenu en otage en Birmanie depuis 1575 environ – est attesté dans l'épigraphie. Le souverain régna moins d'une dizaine d'années, mais il perpétua l'œuvre de son père (au That Luang notamment) et il fut le fondateur ou le soutien d'un nombre important de temples. Son premier successeur, Chao Voravongsa Thammikarat, semble avoir été lui aussi d'une énergie remarquable³⁰.

Comme le souligne le rapport du département des Bibliothèques, des Musées et de l'Archéologie, l'enceinte existait déjà au milieu du XVII^e siècle, puisque Gerrit van Wuysthoff la mentionne en 1641. Il est toutefois difficile de se prononcer sur les capacités défensives de cette dernière, car le témoignage du marchand hollandais diffère d'une façon sensible de celui laissé par le père de Marini, qui résume des observations faites en pays lao durant la même période, entre 1642 et 1647-48³¹. Rapportant sa première rencontre avec le roi, le premier écrit que « nous sommes entrés [en ville] en passant par la porte donnant sur la campagne. Comme nous étions à dos d'éléphant, nous pouvions voir toute la ville qui est entourée d'un mur de briques rouges haut comme la moitié d'un homme. [Autour du mur,] il y a un fossé qui a bien la largeur de la portée d'un mousquet et qui est rempli d'ordures et envahi de mauvaises herbes »³². Le second souligne à propos de la capitale qu'« elle a d'un côté de bons fossés et des murailles extrêmement hautes; et de l'autre le grand fleuve pour la défendre contre les entreprises des ennemis »³³. La structure décrite est certainement la même – et la difficulté vient ici du fait que l'on ne peut véritablement opposer les valeurs respectives des témoignages hollandais et italien. Le premier est le résultat d'une observation directe, mais qui semble avoir été rapide et limitée dans l'espace. Le second est indirect – puisqu'il s'agit d'une compilation basée sur le récit d'un autre missionnaire, le père Léria, mais les observations ont été faites sur une période beaucoup plus longue et offrent nombre de détails sur le royaume du Lan Xang qui apparaissent tout à fait crédibles³⁴. Au milieu du XVII^e siècle, alors que le royaume lao était à peine sorti



30. Cf. M. Lorrillard, « La succession de Setthathirat : réappréciation d'une période de l'histoire du Lan Xang », *Aséanie* 4, pp. 45-64.

31. *Relation nouvelle et curieuse des Royaumes de Tunquin et de Lao*. Il s'agit de la traduction française, publiée en 1666, d'un ouvrage paru en italien en 1663 (la partie concernant le Laos a été rééditée avec une traduction lao par l'IRALL, à Vientiane, sans mention de date). Les missions hollandaise et italienne se sont croi-

sées. G. van Wuysthoff quitte Vientiane (ou plus exactement Muang Khuk où il était basé) le 24 décembre 1641, laissant derrière lui ses deux assistants. Ceux-ci signalent le 13 juillet 1642 l'arrivée de deux prêtres catholiques romains. Plus loin, ces derniers sont désignés comme Portugais. Les missions catholiques envoyées dans la région (Siam, Cambodge, Tonquin, etc.) dépendaient en fait du siège de Macao.

32. J.-Cl. Lejosne (trad.), *Le journal de voyage*

de Gerrit van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641-1642), CDIL, 1993, p. 79.

33. *Relation nouvelle...*, IRALL, *op. cit.* p. 341 (notation de la pagination originale).

34. Sur l'histoire de cette mission, cf. R.P. G. Sion, « Voyage au Laos du père Léria, 1642-1648 », *Bulletin des Amis du Royaume Lao*, n°3, 1970, pp. 51-58. Le père Léria était Piémontais; le compilateur de son récit, le père de Marini, était Génois.

doc. 12. Cliché militaire américain de la zone entre le That Luang et la ville ancienne (1961).

35. Les vestiges les plus importants étaient concentrés au début du XX^e siècle dans les premières sections de l'enceinte intérieure (cf. *supra*). Il n'est pas sûr que la partie située en aval ait comporté des portes, ni même qu'elle ait été véritablement achevée.

36. Les sources épigraphiques montrent que les temples disposaient d'un territoire dont la surface, bien délimitée, pouvait être très importante.

37. L'inscription du Vat Nong Bone, datée du 12 septembre 1567, rapporte que la limite orientale des terres affectées au That Luang est le *ku khamphaeng*. Il ne peut s'agir ici que de l'enceinte extérieure. Cf. M. Lorrillard, « Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao », *BEFEO*, 90-91, 2003-2004, pp. 289-348.

de la domination birmane qui avait pesé pendant plusieurs décennies sur lui, il est de toute façon douteux que la muraille intérieure ait déjà atteint les dimensions qui furent relevées par le capitaine Lunet de Lajonquière en 1900³⁵. Il est encore plus difficile de préciser les dates de construction de son extension, qui rejoignait le Mékong un peu plus loin en aval. Rien ne prouve par ailleurs que cette seconde ligne ait eu le même rôle que la première : aucune structure défensive n'y a été relevée – et il n'est même pas sûr que des briques y aient été retrouvées. Nous savons qu'elle entourait un quartier où de nombreux fours à céramique ont été mis au jour (cf. *infra*) et il est possible qu'elle ait eu pour rôle de protéger ou de délimiter une zone où étaient concentrées les activités artisanales – voire des îlots d'habitat qui ne pouvaient se trouver à proximité immédiate des grands temples et de leur domaine³⁶.

L'enceinte extérieure, quant à elle, fut probablement construite pour pallier les insuffisances de l'enceinte intérieure. Pas plus que celle-là, elle n'empêcha cependant une conquête de la ville à chaque fois qu'une attaque se produisit. Il n'est pas certain, de toute façon, qu'elle ait jamais été achevée. Les parties massives ont été retrouvées sur des tronçons totalisant une longueur d'environ 6 kilomètres – et l'on peut douter que les huit kilomètres restants aient disparu uniquement à cause des pillages de matériaux, des constructions de routes et des bouleversements apportés par les mises en culture des terres. Il est plus vraisemblable que les constituants, les dimensions et la solidité de cette enceinte n'aient pas été partout les mêmes, et que sur une partie de sa longueur elle ait ressemblé davantage à une digue ou à une levée de terre qu'à une véritable muraille.

Les rédacteurs du rapport de 1977 attribuent la responsabilité de la construction de cette enceinte à Chao Anou, considéré par l'historiographie nationale comme le héros de la lutte pour l'indépendance du pays. Cette thèse est cependant peu défendable. D'abord parce que Chao Anou – investi roi de Vientiane par le pouvoir siamois autour de 1804 – était un prince étroitement surveillé qui n'aurait pu impunément fortifier sa ville. Ensuite parce qu'il semble avoir prouvé sa fidélité envers Bangkok au moins jusqu'à la mort de Rama II, en 1824, en conduisant des opérations militaires pour le compte

des Siamois. Enfin, parce que la construction de la muraille extérieure était un projet à long terme que l'on ne peut attribuer simplement au désir de vengeance de Chao Anou. Celui-ci ne compta d'ailleurs pas sur sa ville pour le défendre : à deux reprises il la fuit – et sa rébellion était d'ailleurs une opération offensive (qui manqua son but) calculée pour être courte, plutôt qu'une longue campagne de résistance basée sur des moyens de défense organisés. La construction de cette enceinte dût être étalée sur plusieurs décennies et l'on peut penser que ce n'est pas uniquement contre l'ennemi siamois qu'elle fut originellement prévue. Tout au long des XVI^e et XVII^e siècles, les menaces birmanes et vietnamiennes furent importantes. À celles-ci s'ajoutèrent au début du XVIII^e siècle le danger que représentait la capitale rivale, Luang Prabang, contre laquelle plusieurs guerres furent menées. C'est probablement au cours du XVI^e siècle qu'il faut dater le début des travaux³⁷, qui auraient alors pu durer jusqu'à l'intervention et à la victoire siamoises de 1778. À cette époque, les murailles extérieures auraient ainsi pu être l'objet de premières destructions – auxquelles s'ajoutèrent celles qui furent orchestrées en 1828.

L'enceinte intermédiaire, que nous considérerons d'abord dans sa partie nettement délimitée – c'est-à-dire dans son tracé purement rectangulaire – pose un problème beaucoup plus important pour l'historien. La géométrisation de l'espace ainsi que la nature matérielle de cette structure (il s'agit de levées de terre, aucune structure en brique n'ayant été identifiée) a conduit les auteurs du rapport de 1977 à la différencier nettement des enceintes intérieure et extérieure, tant pour la datation que pour la fonction. Deux hypothèses sont alors avancées : soit il s'agit d'une simple digue de la période du Lan Xang, destinée à canaliser l'eau ; soit, et c'est la thèse qui domine, il s'agit d'un ouvrage attribuable aux Khmers. Dans ce dernier cas, cependant, le rôle de la structure n'est pas explicité. La solution proviendra peut-être d'une étude attentive du terrain, et surtout de la prise en compte de cet élément essentiel qu'est le positionnement du rectangle par rapport à l'édifice sacré le plus important du Laos, le That Luang.

L'idée selon laquelle il faudrait réduire cette structure à un ouvrage purement hydraulique ne résiste pas à l'examen sommaire de l'espace : l'intérieur du rectangle

n'est pas une surface plane où l'eau pouvait s'écouler de façon régulière et égale, mais un terrain dont tout le côté oriental s'étend précisément sur la ligne la plus élevée de la ville (l'esplanade du That Luang est située à la cote 177) et dont l'alimentation en eau était ainsi empêchée³⁸. Il ne fait pas de doute, ainsi, que les angles nord-est et sud-est, distants l'un de l'autre de quelque 1300 m, aient été choisis précisément en fonction de leur position élevée. Les deux autres angles sont éloignés de quelque 1850 m (2300 m quand il s'agit de l'angle opposé) et sont situés dans une zone basse dont les limites s'expliquent plus difficilement. Les photographies aériennes des années 1940 aux années 1960 montrent toutefois que l'angle sud-ouest était cerné par un grand arc de cercle qui démarrait exactement sur le côté sud du rectangle, à la hauteur de Phone Say (une autre éminence), mais qui coupait de façon perpendiculaire le côté ouest pour se prolonger jusqu'à la Nam Passak (cf. par exemple doc. n° 12). La zone inscrite dans un arc de cercle dont le centre serait situé à proximité du Patu Xay est délimitée de façon très nette et s'oppose au croissant de rizières (Hnong Bone, Si Boun Huang) qui l'entourait. En 1946, ces dernières apparaissent comme des parcelles aux formes géométriques et la rupture avec l'espace formé par le quart de cercle de l'angle sud-ouest est alors nettement apparente. Comme le processus d'urbanisation a suivi un mouvement différent, on ne peut expliquer cette singularité que par l'existence d'un peuplement de la zone plus ancien que celui de la ville bordant le Mékong. On pourrait alors, entre les enceintes intérieure et extérieure de la capitale du Lan Xang, avoir les limites de deux espaces d'occupation antérieurs qui se chevauchaient – l'un de forme ovale dont une partie aurait pu disparaître par les mises en culture, l'autre de forme rectangulaire.

Ce schéma n'est pas sans nous rappeler le plan des fameuses villes « rondes » et de plan rectangulaire que la photographie aérienne a permis de repérer dans le nord-est de la Thaïlande. Les premières sont associées aux sociétés organisées et hindouisées les plus anciennes (début du premier millénaire), formées en particulier par des populations mônes. Les secondes indiquent une influence (voire une occupation) khmère. Cette hypothèse n'a rien de surprenant au vu des vestiges mônes retrouvés *in situ* dans toute la plaine de Vientiane, y compris dans la capitale. Elle pourrait

également expliquer la présence dans les musées de la ville d'un petit nombre de sculptures de facture khmère, dont certaines peuvent avoir été produites localement. Il faut à ce sujet considérer d'un œil tout à fait nouveau le That Luang qui, bien qu'extérieur à l'enceinte rectangulaire, est positionné sur l'axe central de cette dernière et dans sa proximité immédiate, comme s'il dominait l'ensemble. Des objets de facture mône et khmère de diverses provenances (situées dans la plaine de Vientiane) sont aujourd'hui conservés dans la galerie ouest de l'édifice – mais il apparaît que parmi ceux qui relèvent de la seconde catégorie, le lieu de découverte fut tout proche. C'est le cas en particulier d'une grande statue en pierre de Buddha en méditation (doc n° 13), que les spécialistes d'histoire de l'art présentent comme un exemple retravaillé – à une époque imprécise – de la série des grandes effigies présumées de Jayavarman VII ($\pm 1182 / \pm 1220$)³⁹. Ce type d'image étant nécessairement associé à une structure architecturale, il faut alors peut-être remettre en question notre perception de l'espace concerné. Si le That Luang est un *stūpa* lao qui a connu plusieurs stades de construction depuis au moins le début du XVI^e siècle, il n'est pas du tout improbable, par exemple, qu'il couvre un monument nettement plus ancien, dont la fonction aurait pu être différente. C'est même ce que paraît attester une allée rectiligne formée de blocs de latérite – matériau dont les Khmers firent grand usage – qui a été mise au jour en 1976 dans sa cour, à l'occasion de travaux pour l'aménagement d'un système antifoude⁴⁰. La présence à proximité, au Vat Phon Pa Nao, d'une autre pièce d'architecture khmère – un antéfixe d'angle avec tête de naga – pourrait-elle aussi attester du caractère historiquement très marqué de cette zone. Dans ce cas, l'enceinte rectangulaire de Vientiane serait alors à rapprocher de structures semblables qui ont existé dans les provinces thaïlandaises proches d'Udon Thani et de Sakorn Nakhon – ainsi que dans la province lao de Savannakhet, comme l'ont montré des découvertes récentes⁴¹.

Cet espace rectangulaire que dominait le That Luang pourrait toutefois avoir une explication toute différente : les stèles qui commémorent les donations au monument font état de terres dont l'identification n'est pas toujours aisée ; il se peut alors que l'enceinte intermédiaire ait correspondu à leur délimitation physique⁴².

38. Le coin nord-est du rectangle est situé à l'endroit où a été bâtie l'une des deux réserves d'eau de la ville, sur la hauteur de Phone Kheng.

39. Découverte en 1951 (H. Deydier, *Introduction à la connaissance du Laos*, Saïgon, 1952, p. 13) – apparemment dans les environs immédiats du That Luang – cette statue a été longtemps conservée au Vat That Luang Neua, avant d'être finalement déposée dans la galerie ouest du grand *stūpa*. M. Giteau (*Art et archéologie du Laos*, 2001, p. 66) se prononce nettement pour une identification avec Jayavarman VII et admet la possibilité de retouches sur plusieurs parties de l'image. Celle-ci serait alors la seule, parmi toutes les effigies présumées du roi khmer, dont les bras ont été entièrement conservés.

40. Cf. M. Lorrillard, « Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos », *Recherches nouvelles sur le Laos* (Y. Goudineau & M. Lorrillard, éd.), Études thématiques 18, EFEO, 2008, p. 127.

41. Plusieurs vestiges khmers sculptés dans le grès, dont une triade bouddhique typique du règne de Jayavarman VII, ont été identifiés à Ban Na Kathang (province de Savannakhet). La photographie satellitaire montre que le lieu de découverte était cerné par une très large enceinte en levée de terre de forme carrée. Deux temples angkoriens d'époque tardive se trouvent dans la même région.

42. Cf. M. Lorrillard, "Les inscriptions...", *op. cit.*

doc. 13. Statue de Jayavarman VII (?), musée du That Luang (fin XII^e – début XIII^e s.)



43. Henri Deydier (*op. cit.*, p. 92) signale déjà « l'existence d'un site à poterie ancienne (...) à proximité du km 4 ». Il se base peut-être sur les observations de H. Marchal – faites semble-t-il dans les années 1930 – mais publiées seulement en 1959 (« Notes sur quelques pipes en céramique trouvées au Laos et en Birmanie », *BSE* XXXIV – 4, pp. 395-401). La construction du Collège technique lao-allemand amena de nouvelles découvertes (cf. C. Velder, « La poterie du Wat Sisatthanak, Vientiane (Laos) », *South East Asian Studies*, 1965), en particulier celles de plusieurs fours, au cours de l'extension des bâtiments en 1970.

44. D. Hein, M. Barbetti, Th. Sayavongkhamdy, *An Excavation at the Sisatthanak Kiln Site, Vientiane, Lao PDR*, 1989, Sydney, 1992. Cette campagne a permis de mettre au jour quelque 42 000 objets ou fragments, dont une grande partie de pipes, jarres et bols.

45. Pour toute cette partie, nous tenons à remercier chaleureusement M^{me} Naho Shimizu et MM. Thongsā Sayavongkhamdy, Viengkeo Souksavady et Harunobu Kobiki pour leurs précieuses indications, ainsi que pour la mise à disposition d'un certain nombre de documents.

Le site de Vientiane – jusqu'à récemment – pourrait donc avoir conservé les traces d'occupations organisées de l'espace, antérieures de plusieurs siècles à l'émergence de la capitale lao. Le développement de l'urbanisation à partir des années 1960 – phénomène interrompu pendant les premières années de la RDP Lao, mais repris de façon exponentielle depuis le début des années 1990 – tend aujourd'hui à brouiller l'histoire de la ville, tout en faisant réapparaître, de façon régulière, des vestiges qui en éclairent certains pans.

Des enquêtes de surface à une archéologie du sous-sol

Les travaux du capitaine Lunet de Lajonquière et de H. Parmentier, menés à Vientiane au début du XX^e siècle, étaient basés sur des relevés effectués en surface. L'approche était alors davantage celle d'architectes et d'historiens de l'art que celle d'archéologues. Les premières fouilles dans la ville encadrées par une autorité spécialisée – le département des Monuments historiques du ministère des Cultes – semblent avoir été celles qui furent conduites en 1974 à l'occasion de la construction d'un Centre pédagogique national, au croisement des rues Setthathirat, Mahosot et Sam-Saen-Thai. Encore s'agissait-il d'une opération de sauvetage, menée rapidement et sans grands moyens. Si quelques objets importants furent mis au jour, les résultats

parurent toutefois décevants, car on ne trouva dans cet espace, qui touchait directement aux domaines du Vat Ho Phra Kæo et du Vat Sisaket, aucune trace de structure monumentale. Dans le quartier aval de Vat Nak – dont nous avons déjà mentionné la spécificité (il était entouré par l'extension de l'enceinte intérieure) – les travaux de fondation préluant à la construction de divers bâtiments avaient déjà révélé, à partir du début des années 1950, une grande concentration d'objets en céramique, ainsi que la présence de fours⁴³. Ce n'est cependant qu'en 1989 que la zone fut étudiée avec des méthodes scientifiques : il s'agissait alors de la première campagne de fouilles professionnelles menée au Laos, grâce à une coopération entre le département des Musées et de l'Archéologie du ministère de l'Information et de la Culture de la RDP Lao et l'Université de Sydney⁴⁴. La découverte plus récente d'un four dans le quartier de Ban Naxai, à proximité du That Luang, a montré que d'autres parties de la ville pouvaient contenir des zones artisanales.

Les découvertes récentes : le patrimoine enfoui sous la route n° 1

Un pas important pour la connaissance du passé de la ville a été franchi très récemment avec les fouilles qui ont été menées – au cours de trois campagnes successives (2004, 2005, 2006-2007) – à l'occasion des travaux de rénovation de la route n° 1 financés par la coopération japonaise⁴⁵.

Jusqu'à ces dernières années, l'axe routier principal qui traverse Vientiane dans sa longueur – divisé en deux rues à sens unique dans sa partie centrale – avait donné lieu à un certain nombre de réparations de surface, toujours sommaires et hâtivement menées. En 2003, un accord a été signé entre les gouvernements lao et japonais pour un projet de réhabilitation complète de la « route n° 1 », entre l'aéroport de Wattai et le pont international de l'Amitié – soit une longueur d'environ 27 km⁴⁶. Une attention particulière a été portée par les

auteurs du projet à la portion de route située dans la partie historique de la ville, protégée par un décret présidentiel sur le patrimoine culturel. L'Agence de coopération internationale japonaise (JICA) a ainsi demandé à la principale entreprise engagée dans le projet de réaliser une étude pilote destinée à évaluer l'impact des travaux sur les vestiges archéologiques enfouis. Au cours de l'année 2004, 32 sondages furent réalisés sur le tracé des rues Setthathirat et Sam-Saen-Thai⁴⁷ par une équipe d'archéologues japonais, en coopération avec le département de l'Archéologie et des Musées⁴⁸. Les résultats de ces fouilles dépassèrent les prévisions, puisque quelque 13 779 « artefacts » (fragments d'objets manufacturés) furent mis au jour, réunissant de la céramique (locale et d'importation), des objets en métal, en pierre, en verre et en bois, ainsi que des éléments d'architecture (briques, tuiles, etc.)⁴⁹.

La diversité et la richesse quantitative de ces objets conduisirent l'année suivante à la réalisation de 15 nouveaux sondages dans la zone en amont située directement à l'extérieur de la première enceinte (ou tout au moins de son emplacement présumé), afin de vérifier si les témoignages archéologiques ne débordaient pas les limites assignées à la ville de ce côté⁵⁰. Un total de 705 artefacts seulement furent retrouvés dans 9 des 15 points de fouilles, dont la nature et la fréquence correspondent en gros à celles qui avaient été notées pour la première campagne. Ils étaient concentrés essentiellement dans la mince bande de terre qui borde la rive gauche de la Nam Passak, c'est-à-dire à proximité immédiate de l'ancienne muraille (qui n'avait d'ailleurs pas pu être retrouvée à cette occasion)⁵¹. La carte de 1905 – rappellent les archéologues – montre que la plupart des habitations qui étaient à cette époque situées à l'extérieur du mur étaient riveraines du Mékong, et que la zone étudiée était alors surtout occupée par des rizières et des marécages. Ceci explique le peu de découvertes qui ont été faites. Il est en effet difficile de croire que cette partie ait été urbanisée durant la période du Lan Xang, puis convertie en zones humides par la suite.

Les travaux de sondages effectués en 2004 et 2005 apportèrent un certain nombre de repères, mais firent également prendre conscience de l'importance qu'il y avait à organiser des fouilles de sauvetage dans la ville ancienne, avant les destructions irrémédiables occasionnées par

les travaux de réhabilitation de la route n°1. La décision fut prise d'effectuer des recherches archéologiques sur la quasi-totalité de la zone qui avait été concernée par les sondages, soit près de 7 km – en ajoutant à la longueur de la rue Sam-Saen-Thai celle que compte la rue Setthathirat entre les deux jonctions⁵². La campagne de fouilles a démarré en février 2006 et s'est achevée en avril 2007. S'il est encore trop tôt aujourd'hui pour tirer les conclusions de cette opération – le rapport de fouilles étant toujours en cours de rédaction⁵³ – un certain nombre d'éléments peuvent toutefois être déjà signalés⁵⁴.

La première phase de la campagne de fouilles a été consacrée à deux portions de la route n°1 : celle occupée par la rue Sam-Saen-Thai, depuis la fourche en amont située en face du Novotel (à une station à laquelle on a donné la référence « 0000 » = 0,000 km) jusqu'à la fourche du Vat Si Muang (station 3 200 = 3,200 km), et celle qui la prolonge en aval jusqu'au croisement de That Khao (station 7 200). La phase n°2 a concerné plus particulièrement la rue Setthathirat⁵⁵.

46. Cf. Le chapitre de B. Sisoulath et C. Goldblum dans la quatrième partie de cet ouvrage.

47. Les sondages furent effectués dans l'espace enfermé par l'enceinte intérieure, depuis son emplacement présumé, à proximité de la Nam Passak, jusqu'à la jonction de la rue Kou-Vieng avec la route de Tha Deua. Un des critères de sélection fut la proximité supposée ou connue d'anciens temples. Les portions séparées des rues Sam-Saen-Thai et Setthathirat donnèrent respectivement lieu à 12 et 13 sondages. Les excavations pouvaient atteindre, dans le meilleur des cas, 5 m de longueur pour 3 m de largeur et 3 m de profondeur. Les dimensions furent adaptées aux situations.

48. Ces fouilles, comme celles qui suivirent, furent réalisées sous la responsabilité et la direction conjointe de Messieurs Harunobu Kobiki, Thongsai Sayavong-

khamdy et Viengkeo Souksavatdy.

49. Les résultats de cette première campagne sont consignés dans un rapport bilingue japonais-anglais (pp. 63 à 108 pour l'anglais) : *Buried Cultural Properties – Pilot Survey in Vientiane No. 1 Road* (sous la direction de H. Kobiki), JICA / Koku-sai Kogyo Co. Ltd, 2004.

50. Les résultats de cette campagne sont consignés dans *The Buried Cultural Property Survey Report for the Detail Design Study on the Project for the Improvement of the Vientiane No. 1 Road in Lao People's Democratic Republic*, (sous la direction de H. Kobiki), JICA / Katahira Engineering Co. Ltd, 2005 (53 pages). Les travaux ont été effectués du 15 au 26 août 2005, dans la zone triangulaire comprise entre le début de l'avenue Souphanouvong (parc avec les statues de Fa Ngum et de l'éléphant tricéphale) et les intersec-

tions des rues Setthathirat et Sam-Saen-Thai avec la rue Khoun-Bolom. Les excavations mesuraient 2 x 2 m en surface et 1,50 m en profondeur.

51. Les points de sondage les plus riches en fragments – TPB06 (306 artefacts) et TPB15 – sont situés sur la rue Setthathirat de part et d'autre du tracé présumé de l'enceinte.

52. La portion de la route n°1 comprise entre le croisement de That Khao et la jonction de la rue Kou-Vieng n'a pas été fouillée, en dehors des sondages opérés pendant la première campagne.

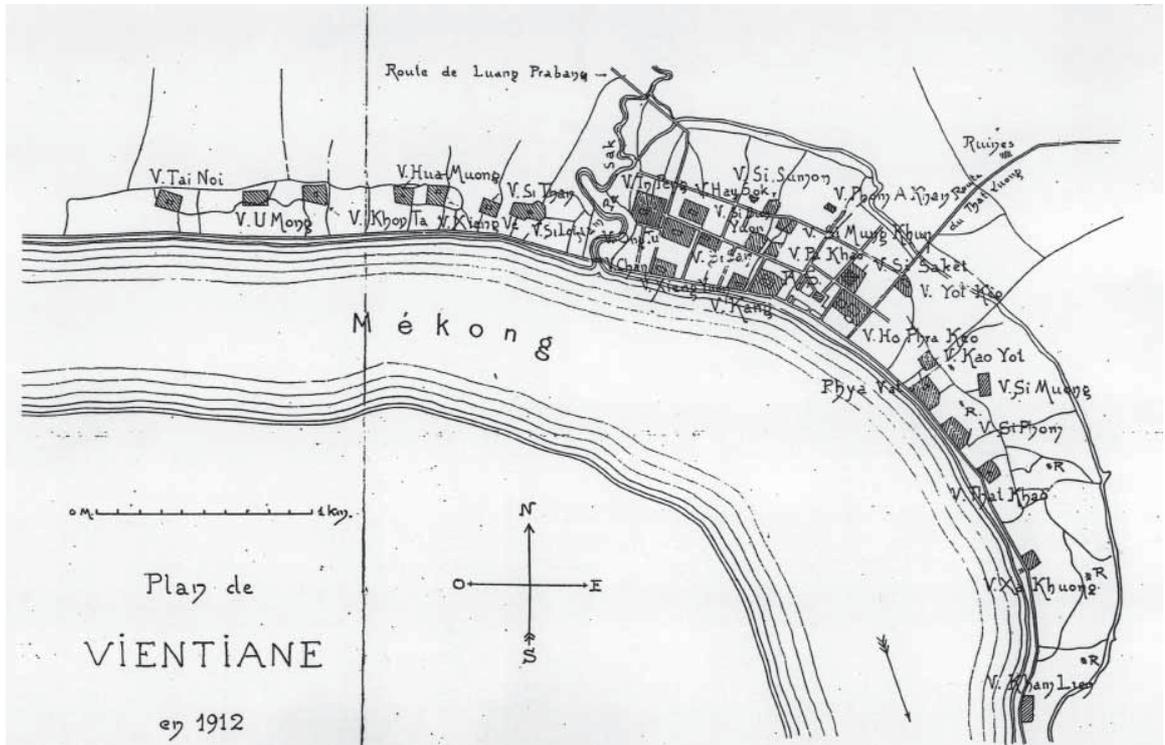
53. Les fouilles ont cependant été suivies en 2007 par la production du *Preliminary Report on the Buried Cultural Properties Salvage Works for the Project for Improvement of Vientiane Road No. 1* (Consultant Team for Archaeological Works), sous la direction de H. Kobiki. Ce document de 41 pages, abondamment illustré, donne déjà

des informations essentielles sur les résultats des fouilles de 2006-2007.

54. Les interprétations qui suivent n'engagent que l'auteur de cet article. La publication du rapport de fouilles devra bien entendu conduire à la révision de certains points de vue.

55. La portion occupée par la rue Setthathirat depuis la fourche du Novotel jusqu'à celle du Vat Si Muang forme le tracé qui se situe entre les cotes 3200 et 6900. Ainsi la première fourche, considérée dans tous les cas comme un point de départ, est associée – selon la rue dans laquelle on s'engage – aux cotes 0000 (Sam-Saen-Thai) et 3200 (Setthathirat) – alors que la seconde fourche, considérée comme un point d'arrivée, est respectivement associée aux cotes 3200 et 6900. C'est à partir de cette dernière cote qu'est calculée la distance qui s'étend jusqu'au croisement de That Khao.

doc. 14. Plan de Vientiane dressé par H. Parmentier en 1912 (*L'art du Laos, iconographie*, PEFEQ, vol. XXXV, 1954 et 1988).



56. Cette stèle a été trouvée à l'occasion de travaux de réparation d'une conduite d'eau. Son écriture et la rhétorique employée donnent à croire qu'elle date du XVI^e siècle. Il y est question des limites d'un Vat Mano (...) qui se serait étendu jusqu'à la berge et qui devait donc être placé entre le Vat Phya Vat et le Vat Si Phom. Des traces de cette structure subsistaient au début du XX^e siècle, puisqu'elles sont signalées par la lettre "R" (ruines) sur les cartes de 1905 et 1912.

57. Pour l'année 1912, il existe deux cartes qui diffèrent d'une façon importante: celle de H. Parmentier qui montre les temples et un tracé des routes qui est proche de celui de la carte de 1905, et celle du géomètre Quilici qui indique déjà le tracé moderne de certaines routes, comme l'actuelle rue Setthathirath. Il semble en fait que les modifications étaient en voie de réalisation lorsque Parmentier écrit son texte. Ce dernier conserve alors le tracé originel qui est en train de disparaître, alors que Quilici anticipe.

58. *L'art du Laos*, p. 98.

La comptabilisation des découvertes faites au cours de la réalisation de ces deux phases montre une importance beaucoup plus grande de l'axe formé par la rue Setthathirath, puisque 69 structures en brique et près de 90 000 artefacts y ont été mis au jour – alors que la rue Sam-Saen-Thai n'a révélé que 12 structures en brique et 50 000 artefacts environ. Cette observation va dans le sens des appréciations formulées en 1912 par H. Parmentier, lorsque celui-ci identifiait très nettement dans la ville ancienne trois rangées de sanctuaires: une première rive du Mékong, que le fleuve avait déjà fortement attaquée; une deuxième (suivant à peu près le tracé actuel de la rue Setthathirath) marquée par une concentration du bâti, puisque douze temples y étaient recensés; une troisième en retrait, nettement moins importante avec seulement cinq édifices (doc. n° 14). On peut présumer ici que si les fouilles menées sur la route n° 1 avaient été étendues au quai Fa-Ngum, elles auraient certainement révélé une richesse en vestiges au moins équivalente (sinon par le nombre, au moins par l'ancienneté des pièces) à celle de la rue Setthathirath, tant il apparaît que la construction des temples dans les *muang* lao était

d'abord organisée le long du fleuve. La découverte fortuite en 2006 d'une stèle de fondation sur un terrain placé entre le Vat Phya Vat (quai Fa-Ngum) et le Vat Si Muang (rue Setthathirath) est d'ailleurs un élément nouveau à l'appui de cette thèse⁵⁶.

Les découvertes de structures en brique les plus importantes ont été faites sur la portion de la rue Setthathirath qui s'étend entre le Vat In Peng et le Vat Ho Phra Kaeo. Cela n'est nullement étonnant si l'on se reporte à la cartographie des lieux entre 1895/98 et 1905/1912⁵⁷. L'axe que forme la rue actuelle n'existe pas encore: il est fractionné en trois grands segments nettement différenciés. Du côté amont, c'est précisément à la porte orientale du Vat In Peng que commence la route (doc. n° 15). Le sanctuaire forme alors un quadrilatère d'une très grande superficie (la plus importante des temples de Vientiane), adossé par son angle sud-ouest à la muraille de la ville. Il était déjà décidé en 1912 que cette surface serait réduite pour les besoins du nouveau plan d'urbanisation, car H. Parmentier rapporte à son propos: «Vaste terrain contigu au rempart nord-est [sic], coupé par le tracé d'une rue future»⁵⁸. À l'époque, le Vat

In Peng possède encore – bien qu'en ruines – de nombreuses structures architecturales qui sont qualifiées par l'architecte de *vat* (A, B), bibliothèque (C), chapelle (D), *that* (E, F, G, H), porte (I) et enceinte (doc. n° 16). Les deux *vat* étaient construits parallèlement au Mékong et orientés vers l'est, avec un léger retrait vers l'ouest de l'édifice sud par rapport à l'édifice nord. H. Parmentier ne dit rien de leur fonction respective, mais il pouvait s'agir en fait d'un *vihan* – pour le plus grand bâtiment – et d'un *uposatha*, ce qui aurait alors traduit soit une influence ancienne venant du nord (Lan Na), soit une influence plus récente originaire du Siam. Le second bâtiment, qui était complètement ruiné, dut être rasé pour laisser la place à des habitations bordant la nouvelle rue – et le côté nord de l'enceinte fut ramené à la hauteur de la bibliothèque, que la rue actuelle longe dans sa longueur. Le plan du sanctuaire de Parmentier indique qu'il n'existait pas de bâtiment entre la bibliothèque et le petit *vat*, mais les fouilles récentes menées sur cette portion de la route n° 1 ont tout de même révélé les restes de structures en brique, dont un important parvis au-dessus duquel devait s'élever l'ancienne porte principale (doc. n° 17).

L'ancienne voie qui commençait à cette porte orientale du Vat In Peng suivait sensiblement le tracé actuel de la rue Setthathirat jusqu'à la jonction de la rue Chanthakoummane, où elle se heurtait au quadrilatère formé par le terrain de la Résidence supérieure. Elle formait donc ici un premier segment de la route moderne. Depuis la fin de ce segment, il était possible soit de joindre le bâtiment même de la Résidence en empruntant ce qui devait être une allée orientée nettement vers le sud-est, soit de remonter sur quelques dizaines de mètres la perpendiculaire dirigée vers le That Dam⁵⁹ jusqu'au point de jonction – situé derrière l'actuel ministère de l'Information et de la Culture – d'une nouvelle route (doc. n° 18). Ce deuxième segment passait entre le Vat Sisaket et le Vat Ho Phra Kaeo et aboutissait en 1895/98 à la jonction actuelle de la rue Mahosot, mais se prolongeait entre 1905 et 1912 (carte de Parmentier) jusqu'à l'angle sud du quadrilatère de l'actuelle ambassade de France. En raison de la situation de son point de départ, il avait une orientation sensiblement différente de celle que forme la portion actuelle de la rue Setthathirat. Une modification importante du tracé des deux voies fut opérée entre 1912 et 1931⁶⁰,



doc. 15. Quartier du Vat In Peng (détail du plan de 1905).



doc. 16. Plan d'ensemble du Vat In Peng par H. Parmentier (1912).

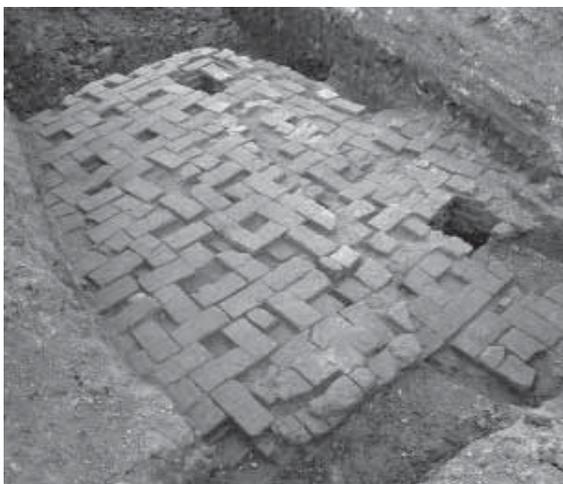
afin de les faire correspondre d'une façon plus directe. En 1931, on constate que le premier segment a été prolongé de 104 m – il prend alors le nom de rue du Maréchal-Joffre – et il aboutit à la place Sisavang qui correspond à la jonction actuelle entre la rue Setthathirat et l'avenue Lan-Xang (doc. n° 19). Cette configuration nouvelle porte à conséquence, car elle indique que l'angle nord du terrain de la Résidence supérieure a été « rogné » à l'occasion de la prolongation de la route, ce qui signifie que les découvertes faites dans cette zone pourraient appartenir au domaine de l'ancien palais royal. La place Sisavang créait une légère rupture entre la rue du Maréchal-Joffre et la rue du Maréchal-Foch qui

59. Sur le plan de 1905 et sur celui de Parmentier daté de 1912, ce *stūpa* est situé à l'est d'un temple en ruine qui s'appelle le Vat Phom A Kham. L'architecte déclare ce dernier « disparu en 1927 » (note actualisant son premier texte), et rapporte que le *stūpa* est un « that considérable octogonal, mais tout masqué de végétation » (*L'art du Laos*, p. 114). Certains habitants de Vientiane gardent la mémoire que le That Dam s'appelait autrefois le That Kham.

60. Il est visible sur la carte de Quilici, mais sur celle de Parmentier.

61. *L'art du Laos*, p. 102, note 2.

62. Une stèle retrouvée dans un autre quartier de Vientiane, à Ban Suan Mon, fait référence aux limites d'un Vat Huay Sok et date de 1613. Il s'agit peut-être du Vat Hay Sok évoqué ici. Trois pièces en bronze (deux images de Buddha et un trône) datant respectivement de 1610/1611, 1657 et 1687 ont été trouvées dans le sanctuaire du Vat Ong Teu. M. Kobiki nous a indiqué qu'un four destiné à la fonte du bronze a été identifié dans cette zone au cours des fouilles.



doc. 17. Parvis de l'ancienne porte du Vat In Peng (cliché H. Kobiki).



doc. 18. Quartier de la Résidence supérieure (détail du plan de 1905).

forment aujourd'hui toutes les deux la rue Setthathirath. La carte de 1931 permet de voir que l'angle sud du quadrilatère de l'actuelle ambassade de France (alors occupé par les bâtiments des Travaux publics) a été dépassé, et que la route est devenue l'axe principal qui mène à Nong Khai. Nous avons ici un troisième segment qui coupe une zone encore peu organisée dans les premières années du XX^e siècle, mais où des emplacements de temples étaient indiqués.

La structure la plus importante qui a été découverte dans le premier segment est située à la hauteur du Vat Ong Teu. Il s'agit d'une grosse muraille en brique de quelque 40 m de longueur pour 2 m de largeur, dont

une partie de 8 m environ ressemble à une plateforme. Son tracé est légèrement asymétrique à celui de la route actuelle (son orientation vers l'est étant plus prononcée) – et la fouille a donc donné à voir à la fois l'irruption, dans le côté sud de la tranchée, de la face extérieure de cette muraille, et l'enfouissement, dans le côté nord, de sa face intérieure (doc. n° 20). Le dégagement complet du mur (dans son épaisseur) a été effectué sur une longueur d'environ 30 m. La mise au jour de cette structure paraît tout à fait logique au regard des cartes de 1895/98 et de 1905 : la première montre nettement que l'ancien chemin lao longeait la face septentrionale de l'enceinte du Vat Ong Teu – dont les côtés occidentaux et orientaux existaient encore, bien que les angles aient disparu. Il est d'ailleurs intéressant de constater que la face ouest de cette enceinte était exactement symétrique à la partie subsistante de l'enceinte du Vat In Peng, la porte de ce dernier se trouvant juste en face de l'emplacement supposé de l'angle nord-ouest de l'enceinte du Vat Ong Teu. Sur la carte de 1905, le chemin lao a déjà fait place à une route qui coupe l'angle nord-est de l'enceinte, ainsi que les fouilles viennent le confirmer. H. Parmentier indique que le Vat Ong Teu était de très grandes dimensions, mais il ne dit rien de l'enceinte qui, en 1912, devait avoir déjà disparu. Dans la révision de son texte en 1927, il rapporte que le sanctuaire était « en cours de reconstruction et que celle-ci sui[vai]t fidèlement les dispositions anciennes »⁶¹. Les informations de l'architecte sont en partie confirmées par les résultats des fouilles : l'emplacement actuel de la porte septentrionale se situe pratiquement au même niveau que la plate-forme importante qui a été mise au jour. Celle-ci devait être la base d'une entrée monumentale – comme celle qui existait au Vat In Peng.

Si le tracé de la ligne de fouille ne permet pas d'observer l'angle nord-est de l'enceinte, celui-ci allant se perdre dans la rangée des boutiques qui bordent la rue Setthathirath, on trouve un peu plus à l'est les fondations d'un mur perpendiculaire que l'on peut sans doute identifier comme étant un segment du côté oriental de l'enceinte du Vat Ong Teu. Un peu plus à l'est encore, suivant toujours le tracé de la tranchée de fouille, sont apparus cinq petits murets de briques de direction nord-sud. Ceux-ci semblent se rapporter à un seul ensemble architectural qui aurait pu constituer un habitat (*kuti?*), car l'une des « pièces » contient une



doc. 19. quartier de la Résidence supérieure (détail du plan dressé par Ch. Mariage, 1931).

petite structure ronde qui aurait pu servir, sinon de puits, au moins de réserve d'eau. Le Vat Ong Teu avait face à lui, au nord, le Vat Hai Sok. Sa position était toutefois en retrait et aucun élément pouvant lui être rattaché n'a été identifié⁶².

Dans le prolongement du Vat Ong Teu se trouve le Vat Mixai – que les cartes de 1895/98 et de 1931 nomment Vat Vixai (*vijaya*), ce qui est probablement son appellation originelle⁶³. La carte de 1895/98 indique au nord-ouest du temple, un peu en retrait, un édifice qui disparaît sur la carte de 1905 – le côté septentrional du sanctuaire ayant été, semble-t-il, diminué. H. Parmentier faisait état en 1912 d'un *that* en avant et d'un *that* octogonal en arrière. Ce sont peut-être les fondations de l'une de ces deux structures qui ont été mises au jour au cours des fouilles, en face de la porte d'entrée actuelle. Les dimensions et le plan circulaire font en effet penser à ce type de monument. Il est probable que le tracé de l'enceinte de ce temple allait au-delà



doc. 20. Portion de l'ancienne enceinte du Vat Ong Teu.

de celui de la route actuelle. Un témoignage de cette enceinte pourrait alors être constitué par une plateforme qui a été dégagée légèrement au nord-ouest du *stūpa*, peut-être la base de la porte du sanctuaire⁶⁴.

Deux temples aujourd'hui disparus figurent sur la carte de 1905 : le Vat Si Boun Yeun et le Vat Pha Khao. H. Parmentier vit le premier, qui était alors totalement ruiné – mais il ne fait que mentionner le second, qui n'existait déjà plus en 1912. Le Vat Si Boun Yeun, d'une façon paradoxale, est le temple de Vientiane qui nous a laissé le plus de témoignages écrits anciens, puisque quatre textes épigraphiques mentionnant son nom ont été retrouvés *in situ*. Les deux premiers sont en fait gravés sur les deux faces d'une même stèle, repérée par H. Parmentier et déposée par lui à la Résidence supérieure en 1911 ou 1927⁶⁵. Le troisième est une stèle de délimitation, découverte semble-t-il en 1959⁶⁶. À celui-ci correspond un quatrième document mis au jour à l'occasion des fouilles effectuées en 2007⁶⁷. Le Vat Pha Khao, quant à lui, aurait été totalement oublié s'il n'avait été indiqué sur la carte de 1905 et cité pour mémoire par Henri Parmentier⁶⁸.

63. Les cartes de 1905 et 1912 (H. Parmentier) indiquent respectivement le Vat Vi San et le Vat Si San.

64. Deux images du Buddha en bronze – datées l'une de 1548 (probablement originaire du Lan Na), l'autre de 1675 – ont été retrouvées à l'intérieur du sanctuaire.

65. Cette stèle est conservée depuis plusieurs décennies au Vat Ho Phra Kaeo et a été traduite par P.-M. Gagneux, *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne*

d'après l'épigraphie du Royaume de Vientiane (XV^e – XIX^e siècles), thèse EHESS, 1975,

pp. 229-235. La première face date de façon presque sûre de 1592 et est relative aux limites du Vat Si Boun Yeun dans plusieurs directions. La seconde face date du dimanche 5 janvier 1710 : elle commémore la donation d'une image au même temple.

66. Cf. P.-M. Gagneux, « Éléments d'épigraphie laotienne (IV) », *Bulletin des Amis du Royaume Lao* 7-8, 1972, pp.

77-81 ; *Contribution...*, *op. cit.*, pp. 236-238. L'inscription, formée de cinq lignes d'une écriture assez grossière, fait référence à une des limites du domaine du Vat Si Boun Yeun.

67. Le texte de cette stèle est équivalent à celui de la précédente, sauf qu'il est noté sur quatre lignes. Il est difficile de dire si ces deux dernières inscriptions sont antérieures, contemporaines ou postérieures à l'inscription datée de 1592.

68. *Op. cit.*, p. 103.

doc. 21. Portion d'enceinte devant le ministère de l'Information et de la Culture.



69. H. Parmentier, *op. cit.* p. 113; L. de Carné, *op. cit.*, p. 176.

70. M. Lorrillard, *Les chroniques royales du Laos, op. cit.*, pp. 307-308; *Chat May Het Pachakan Thi 3*, Lem 3, Bangkok, 1987, p. 139.

71. Quelques mots qui semblent pouvoir être lus « Pa(la) Sa Vang » (c'est-à-dire « palais » en lao) sont ajoutés.

Il semble avoir été situé sur l'emplacement actuel de la place du Nam-Phou, qui aurait été déjà prévu pour l'installation d'un marché en 1912 (carte de Quilici).

À la hauteur de l'actuel ministère de l'Information et de la Culture, les travaux ont permis la mise au jour de deux portions de murs en brique aux tracés parallèles (direction NO-SE) – distants d'une vingtaine de mètres environ – qui pourraient être identifiés avec une double enceinte, dont l'un des angles semble avoir été également retrouvé (doc. n°21). On observe en tout cas que l'orientation de ces deux murs est sensiblement différente par rapport à celle de la rue Setthathirat, mais qu'elle correspond approximativement à l'orientation du chemin qui longeait le côté nord-est du terrain de la Résidence supérieure au début du XX^e siècle, avant les créations de la rue du Maréchal-Joffre et de la place Sisavang. Toute cette zone semble donc avoir appartenu à l'ancien palais. Des murets perpendiculaires aux deux murs pourraient être identifiés avec les fondations d'anciennes habitations. Passée la jonction de la rue Setthathirat avec l'avenue Lan-Xang, on trouve, à la hauteur de l'angle sud-ouest du Vat Sisaket, une nouvelle muraille qui s'étend sur

une longueur d'environ 150 m, c'est-à-dire dans l'axe de la rue Setthathirat elle-même, qui a été construite par dessus (doc. n°22). Le lien entre cette muraille qui longe le Vat Ho Phra Kaeo et les deux murs découverts devant le ministère de l'Information et de la Culture n'est pas évident, mais il apparaît que les trois structures ont en gros des orientations semblables et qu'elles pourraient toutes trois faire partie de l'enceinte du domaine proprement royal. Tout cet espace paraît en fait receler encore un riche potentiel: lors des travaux d'aménagement de l'avenue Lan-Xang, au début des années 2000, une portion de muraille avait également été mise au jour, à l'angle du Vat Sisaket, face au palais présidentiel. À deux ou trois mètres à peine devant la grande muraille qui longeait le Vat Ho Phra Kaeo, et légèrement asymétriques par rapport à celle-ci, ont été mises au jour, par ailleurs, trois rangées de bases de colonne (doc. n°23), qui s'étendaient sur plusieurs dizaines de mètres. H. Parmentier, qui s'appuie sur le témoignage de L. de Carné, rappelle qu'au passage à Vientiane de la Mission d'exploration du Mékong, en 1867, le palais n'était « déjà plus qu'un amas de ruines couvrant encore une superficie considérable... Le plan de cet édifice ne

s'éloignait pas sensiblement de celui des pagodes. C'était un bâtiment rectangulaire entouré d'une galerie, soutenue par des colonnes»⁶⁹. Le texte de la grande stèle du Vat Ho Phra Kaeo (étude à paraître) nous apprend par ailleurs que ce temple, tout comme le Vat Sisaket, était entouré au début du XIX^e siècle par un cloître où étaient alignées 113 images du Buddha en maçonnerie (le Vat Sisaket en compte 120). Les deux rangées de bases de colonne découvertes en face du grand côté septentrional du Vat Ho Phra Kaeo pourraient donc être la trace de cet ancien cloître, d'autant plus qu'il y a symétrie des orientations (doc. n° 24, cf. emplacement de BS50 et BS51). Si cette hypothèse est exacte, l'emplacement de la muraille, entre le sanctuaire et le cloître, pose alors un problème qui pour l'instant est insoluble. On doit cependant se souvenir qu'au moment de l'attaque siamoise contre Vientiane en août 1828, c'est précisément au Vat Ho Phra Kaeo – lieu sans doute le mieux protégé – que Chao Anou s'était installé⁷⁰.

Entre le Vat Ho Phra Kaeo et le Vat Kao Yot s'étendait une zone assez vaste où aucun vestige particulier n'avait jusqu'à présent été signalé. Les travaux de fouilles ont toutefois montré des structures en brique bien conservées dans les environs immédiats de l'ambassade de France, dont une portion de mur qui s'enfonce à l'intérieur de l'enceinte de cette dernière, du côté sud-ouest. La seule source permettant de proposer une identification pour ces vestiges est la carte de l'enseigne de vaisseau Le Blévec datée de 1898. À la hauteur du carré occupé par l'ambassade de France figure en effet, en pointillés, le plan d'un édifice avec plusieurs rectangles concentriques qui est dit représenter les "ruines de l'ancien palais" (doc. n° 25)⁷¹. Peut-être s'agissait-il de la partie réservée à d'autres membres de la famille royale, comme l'*uparaja* ou vice-roi. Une petite structure en brique de forme carrée – que l'on pense être un puits (doc. n° 26) – a également été mise au jour à l'angle sud de l'ambassade de France. Deux constructions semblables ont été découvertes une centaine de mètres plus loin, à la hauteur du Vat Kao Yot, à l'extérieur de son enceinte actuelle.

H. Parmentier mentionnait avant le Vat Si Muang deux *vat* « sans nom », l'un à droite du chemin, l'autre à gauche⁷². Tous deux sont marqués par quelques hachures sur sa carte de 1912, aux mêmes endroits que les



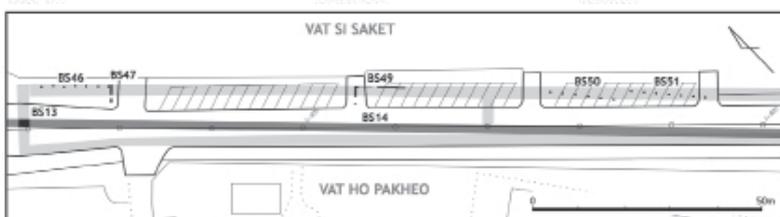
BS46



BS50



BS51

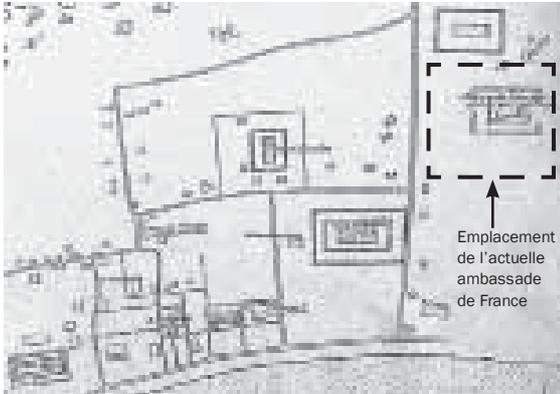


doc. 22. Portion de muraille mise au jour devant le Vat Ho Phra Kaeo.
© H. Kobiki, 2007

doc. 23. Rangées de bases de colonne mises au jour devant le Vat Ho Phra Kaeo et le Vat Sisaket.
© H. Kobiki, 2007

doc. 24. Plan des vestiges mis au jour devant le Vat Ho Phra Kaeo et le Vat Sisaket
© H. Kobiki, 2007

doc. 25. Détail du plan de 1895-1898.



doc. 26. Structure carrée mise au jour à l'angle sud de l'ambassade de France. © H. Kobiki, 2007



mentions de ruines qui apparaissent sur la carte de 1905. Le premier est trop éloigné de la rue Setthathirat pour que des vestiges relevant de son domaine aient pu être retrouvés. Ceux-ci ont d'ailleurs dû disparaître depuis longtemps, car toute cette zone a été urbanisée à partir des années 1920. Le second semble être, vu sa position sur les deux cartes, ce Vat Mano (...) mentionné précédemment, dont des travaux d'adduction d'eau ont rappelé l'existence, en 2006, par la mise au jour d'une stèle datant apparemment du XVI^e siècle. Il est difficile de savoir si c'est à ce temple qu'il faut rattacher la découverte en 2007 de structures en brique, de blocs de latérite et de plus de cent petits *bai-sema* (doc. n°27)⁷³ sur la rue Setthathirat, un peu après le Vat Kao Yot – ou si c'est au Vat Si Muang, à une distance équivalente (une centaine de mètres). L'une des pierres porte un disque horoscopique avec la position dans les douze signes du zodiaque des six planètes et du soleil, ce qui permet de dater l'inscription du 6 février 1541⁷⁴.

Nous aurions ainsi la plus ancienne stèle inscrite trouvée à Vientiane⁷⁵. Cette donnée, ajoutée à la concentration sur le site des *bai-sema* et à la proximité du Vat Si Muang (où se trouve le fameux mégalithe que la tradition considère comme étant le pilier fondateur de la ville⁷⁶), ont conduit les autorités culturelles et politiques à accorder une importance toute particulière au lieu de découverte. La célébration des 450 ans de Vientiane approchant, la décision a été prise d'élever rapidement à cet endroit un « pavillon des piliers de la ville ancienne »⁷⁷. Quelque 90 nouveaux *bai-sema* (doc. n°28) ont été mis au jour à l'occasion des travaux de fondation de cet édifice, en janvier 2010, et parmi ceux-ci une stèle inscrite de 4 lignes où il est fait référence à une des limites du domaine sacré. Une distance de 367 [vā] jusqu'à la rive du Mékong est mentionnée, ce qui semble indiquer que la pierre a bien été retrouvée sur le lieu où elle a été originellement placée⁷⁸.

Les fouilles opérées en 2007 auprès du Vat Si Muang ont, elles aussi, révélé quelques structures en brique – en particulier des vestiges de l'ancienne enceinte du temple, dont un angle important avait été coupé lors de la construction de la rue Setthathirat. La carte de 1905 confirme en effet que les murs cernaient autrefois un espace rectangulaire qui était pratiquement orienté vers le sud.

72. *Op. cit.*, p. 113.

73. Les « *bai-sema* », en contexte lao, sont des bornes en pierre qui sont placées autour du sanctuaire. Celles qui ont été retrouvées entre le Vat Kao Yot et le Vat Si Muang, au nombre de 193, sont relativement petites et de formes diverses. Si plusieurs d'entre-elles ont été assez bien sculptées (côtés droits et sommet en ogive), la plupart ont tout de même des formes naturelles (il y a un certain nombre de gros galets).

74. On trouve associés Mars aux Poissons, le Soleil au Verseau, la Lune et Vénus au Capricorne, Saturne à la Balance, Jupiter au Cancer et Mercure aux Gémeaux. Sont en outre indiqués Rahu

et Lagna qui se trouvent respectivement dans le Bélier et le Scorpion. Le *rūk* porte le chiffre 6. Nous remercions J.-C. Eade, auteur d'un logiciel de conversion pour les différents systèmes calendaires thaïs, de nous avoir précisé la date. Il est à noter toutefois que certaines données inscrites dans la pierre apparaissent incorrectes.

75. Jusqu'à cette découverte, la stèle inscrite la plus ancienne de la ville était celle trouvée au Vat Phya Vat – c'est-à-dire le temple directement adjacent au Vat Mano(...) – datant de 1551/52.

76. H. Deydier (*op. cit.* p. 91) pense pouvoir identifier ce pilier – un prisme de latérite de 2 m de haut et 60 cm de côté

– avec un *linga* datant de l'époque angkorienne. 77. C'est le nom que les journaux *Le Rénovateur* et *Vientiane Times* donnent à cet édifice, dont l'inauguration est prévue en novembre 2010.

78. L'unité de longueur qui est utilisée pour délimiter le domaine des temples est toujours le *vā* (la brasses), qui correspond environ à 1,80 m. Nous aurions donc ici une distance de 660 mètres. Aujourd'hui, la rive est située à 500 m environ, mais peut être reportée à plus de 900 m, si l'on est en saison sèche et que l'on prend en compte la plage de sable découverte.

79. *Op. cit.*, p. 114-115.

80. *Ibid.*, p. 114.

En remontant vers le nord-ouest le deuxième axe – formé par la rue Sam-Saen-Thai – les découvertes de structures architecturales ont été beaucoup moins importantes que sur la rue Setthathirat. On se contentera ici de citer les trois portions les plus significatives, dans la mesure où celles-ci sont liées à des sites qui ont été reconnus au début de l'époque coloniale. Le premier est le Vat Yot Kaeo, temple dont les ruines ont été vues par H. Parmentier en 1911⁷⁹, et qui a disparu assez rapidement pour faire place au lycée Pavie, devenu entretemps l'école de médecine. C'est en face de ce bâtiment que quelque 40 mètres de mur d'enceinte ont été mis au jour, selon une configuration que le rapport de fouilles permettra bientôt de préciser. Le plan de ce sanctuaire est indiqué de façon sans doute trop nette sur la carte de 1895/98. La carte de 1905, de même que celle de H. Parmentier en 1912, donnent au terrain du sanctuaire une forme triangulaire dont le grand côté forme davantage une courbe qu'une ligne droite. Mais ce côté semble être en fait un chemin, et il fort possible que l'enceinte du temple était déjà en grande partie disparue à ce moment-là. Des fragments d'images de Buddha en métal ont été retrouvés dans cette zone. Selon M. Kobiki, responsable des travaux de fouilles, un tel état de destruction ne peut être le résultat que d'explosions : il faudrait alors y voir le témoignage de la violence qui a été employée en 1828 par les troupes siamoises. À quelque 700 mètres de là, à la hauteur de l'actuel hôtel Lao Plaza, une petite portion de muraille a également été découverte. Ce vestige pourrait appartenir soit au Vat Si Su Mon, soit au Vat Si Muong Khun (Si Mungkhun), deux temples détruits qui sont mentionnés par H. Parmentier dans cette zone⁸⁰, et dont les territoires sont également indiqués sur la carte de 1905. Ils étaient situés de part et d'autre du chemin, et leurs deux angles opposés semblaient être en contact. Le troisième site important de la rue Sam-Saen-Thai est situé à la station 0979, c'est-à-dire à 979 m à l'est du point de départ des fouilles (fourche du Novotel, cf. note 54). Il s'agit de la muraille intérieure de la ville, orientée nord-sud, qui coupe à cet endroit la rue Sam-Saen-Thai sur une largeur d'environ 1,50 m. L'épaisseur de l'enceinte paraît ici assez faible, car elle est inférieure à celle de certains murs qui entouraient les sanctuaires. La localisation de cette muraille est particulièrement importante, car elle offre un repère pour l'analyse de la répartition des vestiges situés à l'intérieur et à l'extérieur de la ville.



doc. 27. Groupe de *bai-sema* mis au jour en 2007 près du Vat Kao Yot. © H. Kobiki

doc. 28. Groupe de *bai-sema* mis au jour en 2010 près du Vat Kao Yot.

81. Naho Shimizu, « Trade Ceramics Recovered from the Old City of Vientiane: Preliminary Report on the Artefacts Unearthed in the Buried Cultural Property Survey Accompanying the Project for the Improvement of the Vientiane No. 1 Road (Phase One) in Lao PDR », *Journal of South-east Asian Archaeology* 27, 2007, pp. 85-99.

82. Les objets sont différenciés selon leur degré de cuisson et les matières qui ont été ajoutées pour améliorer leur solidité et leur étanchéité. Pour ce qui est de la production locale, les objets les mieux manufacturés (*stone-ware*: 22557 fragments) sont plus nombreux que les céramiques de qualité inférieure (*earthen-ware*: 8913 fragments). Il faut ajouter à ces artefacts des fragments de tuiles, de stuc, de briques et d'os, ainsi que des fragments d'objets en verre, en métal et en pierre. Pour la rue Sam-Saen-Thai, le nombre de fragments retrouvés s'est élevé à 50000 pièces environ, et à 90000 pour la rue Setthathirat.

83. À propos des objets d'origine chinoise, M^{me} Shimizu (*op. cit.*, p. 89) souligne qu'entre 50 et 60 fragments de porcelaine du type « Bencha-long » ont été retrouvés. Il s'agit de productions qui étaient exportées exclusivement vers Ayuthya, et dont l'utilisation était limitée aux cérémonies bouddhiques et royales. Ceci confirme les observations qu'avait faites G. van Wuysthoff en 1641, à savoir l'importation depuis Ayuthya d'objets de luxe réservés aux grands seigneurs.

Une première étude de cette répartition des vestiges a été faite par M^{me} Naho Shimizu – spécialiste en céramique ancienne, qui a participé à toutes les campagnes de fouilles sur la route n° 1 – à propos des objets d'importation retrouvés essentiellement sous la rue Sam-Saen-Thai, sur une distance de 3,7 km (stations 0300 à 3600 et 6760 à 7160)⁸¹. Au cours des travaux menés dans le cadre de cette « première phase » (mars 2006 – février 2007), 48 660 artefacts ont été mis au jour, dont une majeure partie d'objets en céramique appartenant à différents types⁸². Parmi ceux-ci, 5 833 fragments (4 459 pièces résultant d'assemblages) attestent une importation étrangère. Quelques rares objets (0,8% des découvertes) pourraient être antérieurs au XV^e siècle et provenir du Cambodge et/ou de la Chine. Le plus grand nombre de fragments (36%) sont cependant issus de productions modernes qui datent au plus tôt de la fin du XIX^e siècle, et consistent en céramiques chinoises, vietnamiennes, japonaises et européennes. De la Chine proviennent également des productions qui sont datées du XVI^e au milieu du XVII^e siècle (8,6%) et de la seconde moitié du XVII^e au début du XIX^e siècle (22,1%). Un certain nombre d'artefacts mis au jour sont en outre originaires du Vietnam (3,9%), de la Thaïlande (26,4%) et d'une façon plus étonnante du Japon (2,3%) de l'époque Hizen (milieu du XVII^e s. – milieu du XVIII^e siècle). Les découvertes qui ont été faites entre les stations 0300 et 0960, c'est-à-dire à l'extérieur de l'enceinte, sont très peu nombreuses et relèvent pratiquement toutes de l'époque moderne ou coloniale. Une concentration assez importante a été relevée sur 200 mètres de route environ (stations 1840 à 2040), autour de la jonction des rues Sam-Saen-Thai et Chanthakoumane. Il est intéressant de constater que dans cette zone se trouvaient en 1895/98 les habitations de Vientiane les plus en retrait par rapport au fleuve. La jonction, au lieu de former un carrefour comme aujourd'hui, constituait l'angle d'un chemin qui venait du Mékong à la hauteur du palais royal, passait derrière le Vat Sisaket et allait croiser la route du That Luang, non loin du Vat Yot Kaeo. C'est précisément sur le terrain de ce sanctuaire, sur 40 mètres de longueur (entre les stations 2360 et 2400), que la plus grande concentration de céramiques importées a été retrouvée. Celles-ci comprenaient plusieurs types de porcelaine chinoise de haute qualité (datant notamment de la dynastie des

Ming)⁸³, ainsi qu'un nombre d'objets japonais de l'époque Hizen plus élevé qu'ailleurs. Il est utile d'observer par ailleurs que toute la portion de la rue Sam-Saen-Thai qui s'étend de l'emplacement de l'ancien Vat Yot Kaeo au Vat Si Muang, soit 820 mètres (stations 2400 à 3220) a révélé beaucoup d'objets manufacturés d'importation. Comme le souligne M^{me} Shimizu, il est probable que toute cette zone, où aucune structure en brique n'a été retrouvée, a pu être à l'époque du Lan Xang le centre où avaient lieu les opérations commerciales.

Ce rapide aperçu sur le patrimoine archéologique de Vientiane tend à montrer que la capitale de la RDP Lao a été le théâtre d'activités humaines depuis fort longtemps. Il est certain, comme cela a été le cas pour bien d'autres sites de la vallée moyenne du Mékong, que différentes cultures s'y sont succédé. Si le décalage entre les différents témoignages archéologiques montre que l'histoire de la ville a connu de profondes ruptures, il est toutefois impossible, dans l'état actuel des connaissances, de procéder à une périodisation précise de cette histoire. On pourra éventuellement évoquer une « période du Lan Xang », mais on prendra garde de lui donner des limites bien définies, puisque selon les points de vue elle commence au premier millénaire, au milieu du XIV^e siècle (règne de Fa Ngum), ou au XVI^e siècle (règnes de Phothisarath et de Setthathirat) – et s'achève selon des avis tout aussi divergents au début du XVIII^e siècle (éclatement du royaume en principautés distinctes), en son milieu (contrôle par le Siam de ces principautés), en 1828 (destruction de Vientiane), ou avec l'intervention de la France à la fin du XIX^e siècle. On préférera parler ici de période « lao » – avec toutes les réserves qu'inspire cet ethnonyme – sachant que la limite haute de cet espace chronologique peut certainement être repoussée au plus tard à la fin du XIII^e siècle, à une époque où la domination des groupes t'ai avait déjà largement dépassé le bassin du Mékong.

En ce qui concerne la ville de Vientiane, les seuls témoignages que l'on puisse restituer avec quelque assurance dans un contexte historique sont ceux qui relèvent de cette période lao. Nous avons vu que celle-ci fut en particulier marquée par l'édification de deux enceintes, dont la première, cernant la vieille capitale du Lan Xang, a survécu jusqu'au début de la période

coloniale française. Nous avons toutefois remarqué que l'établissement de populations lao s'était fait sur un site qui, selon toute évidence, avait été occupé plus tôt par des groupes dont l'organisation territoriale était différente. Il est trop tôt pour tirer à ce sujet des conclusions définitives. Par comparaison avec des sites du nord-est de la Thaïlande qui ont donné lieu à quelques études, nous avons constaté à partir de l'observation de photographies aériennes – mais également à travers la prise en compte de différents vestiges matériels dont la présence ne saurait s'expliquer autrement – les traces significatives de deux modes de gestion de l'espace qui sont habituellement associées à des populations austro-asiatiques touchées par l'influence culturelle indienne : les Khmers, au début du second millénaire, et les Môngs, durant le premier millénaire. Rien ne permet aujourd'hui de remonter plus loin dans le passé, mais il apparaît à peu près certain que le site de Vientiane a été fréquenté par les populations qui ont laissé à proximité (Lao Pako, Ban

Chiang, etc.) des témoignages de civilisations encore plus anciennes.

La question de l'ancienneté de l'occupation du site de Vientiane ne saurait être résolue uniquement par les historiens et les archéologues. Elle nécessite l'attention d'autres spécialistes – de géographes en particulier –, car elle passe par l'analyse de la configuration du sol et de l'emploi qui en était fait, en dépit des perturbations massives que l'urbanisation a entraînées. La responsabilité des pouvoirs publics lao est ici fortement engagée. Alors que Vientiane est l'une des villes les plus anciennes du bassin inférieur du Mékong, ou tout au moins un site dont on peut cerner l'occupation sur près de deux millénaires, les traces de ce passé tendent à disparaître, le plus souvent par ignorance. Les fouilles de sauvetage ont pourtant montré récemment le gros potentiel archéologique que recèle encore le sol de la capitale pour la reconnaissance et la mise en valeur de l'identité lao.

Bibliographie

de Carné, Louis

1872 – *Voyage en Indo-Chine et dans l'Empire chinois*, E. Dentu, Paris.

Clément-Charpentier, Sophie

2008 – « Les débuts de Vientiane, capitale coloniale », *Recherches nouvelles sur le Laos*, (Y. Goudineau et M. Lorrillard, éd.) Études thématiques n° 18, EFEO, pp. 287-337.

Déricourt, Marcel

1962 – « Observations archéologiques aériennes », *BEFEOL*-2, pp. 519-527.

Deydier, Henri

1952 – *Introduction à la connaissance du Laos*, Saïgon.

Gagneux, Pierre-Marie

1972 – « Éléments d'épigraphie laotienne (IV) », *Bulletin des Amis du Royaume Lao* 7-8, pp. 77-81.
1975 – *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du Royaume de Vientiane (XV^e – XIX^e siècles)*, thèse EHES.

1980 – « Notes de mise à jour de *L'art du Laos* par Henri Parmentier », texte manuscrit.

Garnier, Francis

1871-1872 – « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *Le Tour du monde*.
1885 – *Voyage d'exploration en Indo-Chine effectué par une commission française*.

Giteau, Madeleine

2001 – *Art et archéologie du Laos*. Éd. Picard, Paris.

Hein, D ; Barbetti, M. & Sayavongkhamdy, Th.

1992 – *An Excavation at the Sisattanak Kiln Site, Vientiane, Lao PDR*, 1989, Sydney.

Kobiki, Haronubu

2004 – *Buried Cultural Properties – Pilot Survey in Vientiane No. 1 Road*, (sous la direction de H. Kobiki), JICA / Kokusai Kogyo Co. Ltd.

2005 – *The Buried Cultural Property Survey Report for the Detail Design Study on the Project for the Improvement of the Vientiane No. 1 Road in Lao People's Democratic Republic*, (sous la direction de M. H. Kobiki), JICA / Katahira Engineering Co. Ltd. (53 pages).

2007 – *Preliminary Report on the Buried Cultural Properties Salvage Works for the Project for Improvement of Vientiane Road No. 1* (Consultant Team for Archaeological Works), sous la direction de H. Kobiki.

Lejosne, Jean-Claude (trad.)

1993 – *Le journal de voyage de Gerrit van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641-1642)*, CDIL.

Lorrillard, Michel

1995 – *Les chroniques royales du Laos*, thèse doctorale, EPHE, Paris.
1999 – « La succession de Setthathirat : réappréciation d'une période de

l'histoire du Lan Xang », *Aséanie* 4, pp. 45-64.

2003-2004 – « Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao », *BEFEOL*, 90-91, pp. 289-348.
2008 – « Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos », *Recherches nouvelles sur le Laos* (Y. Goudineau & M. Lorrillard éd.), Études thématiques n° 18, EFEO, pp. 113-181.

2010 – « Vientiane et le Mékong : une structuration du site dans l'espace régional et la longue durée », *Vientiane, patrimoine et développement urbain*, Chr. Taillard et Ch. Goldblum. (éd.)

Lunet de Lajonquière, Étienne

1901 – « Vieng-Chan (la ville et les pagodes) », *BEFEOL*, pp. 99-118.

Marchal, Henri

« Notes sur quelques pipes en céramique trouvées au Laos et en Birmanie », *BSEI* XXXIV-4, pp. 395-401.

de Marini, (père)

1666 – *Relation nouvelle et curieuse des Royaumes de Tunquin et de Lao*, (réédité par l'IRALL avec une traduction lao, Vientiane, sans date).

Ngaosyathn, Mayoury & Pheuphanh

1998 – *Paths to Conflagrations*, SEAP, Cornell.

Pallegoix, (Mgr)

1854 – *Description du royaume thaï ou Siam*, Paris (2 volumes).

Parmentier, Henri

1912 – « Chronique Laos » *BEFEOL* XII-9, pp. 188-198.
1954 – *L'art du Laos*, PEFEOL (réédition enrichie par M. Giteau en 1988).

Potkin, Allan & Raymond, Catherine
Vientiane à travers une lecture cartographique, CD-rom (sans date).

Shimizu, Naho

2007 – « Trade Ceramics Recovered from the Old City of Vientiane : Preliminary Report on the Artifacts Unearthed in the Buried Cultural Property Survey Accompanying the Project for the Improvement of the Vientiane No. 1 Road (Phase One) in Lao PDR », *Journal of Southeast Asian Archaeology* 27, pp. 85-99.

Sion, G. (R.P.)

1970 – « Voyage au Laos du père Léria, 1642-1648 », *Bulletin des Amis du Royaume Lao*, n° 3, pp. 51-58.

Sisoulath, Bounleuam

2003 – *Vientiane, stratégies du développement urbain*, thèse pour le doctorat de géographie.

Velder, Christian

1965 – « La poterie du Wat Sisattanak, Vientiane (Laos) », *South East Asian Studies*.